LE JOUR DE SON RETOUR

UN FILM DE HONG SANGSOO

76. Internationale Filmfestspiele Berlin
Berlinale Panorama

NEW YORK FILM FESTIVAL 64
SEPTEMBER 25 – OCTOBER 12, 2026



AU CINÉMA LE 14 OCTOBRE 2026

Distribution
CARLOTTA FILMS
74, rue de Charenton
75012 Paris
Tél. : 01 42 24 10 86

Programmation
Ines DELVAUX
Tél. : 06 03 11 49 26
ines@carlottafilms.com

Relations presse
Lucie MOTTIER
Tél. : 01 42 24 87 89
lucie@carlottafilms.com

Relations presse Digital
Pauline BOISSEAU
Tél. : 01 42 24 98 12
pauline@carlottafilms.com

SOMMAIRE

QUOTIDIENS

LE MONDE	N° du 14 Octobre
LIBÉRATION	N° du 14 Octobre
LA CROIX	En ligne le 14 Octobre

HEBDOMADAIRES

TÉLÉRAMA	N° du 14 Octobre
LE CANARD ENCHAÎNÉ	N° du 14 Octobre
LE NOUVEL OBS	En ligne le 14 Octobre
PARIS MATCH	En ligne le 14 Octobre
LA TRIBUNE DU DIMANCHE	N° du 11 Octobre

MENSUELS

LES CAHIERS DU CINÉMA	N° Octobre
POSITIF	N° Octobre
TROIS COULEURS	N° Octobre
PREMIÈRE	N° Octobre
LES FICHES DU CINÉMA	N° Octobre
LES INROCKUPTIBLES	En ligne le 12 Octobre
POLICULTURES	En ligne le 13 Octobre

BIMESTRIELS

SOFILM	N° Septembre

TRIMESTRIELS

TSOUNAMI	En ligne le 14 Octobre

PRESSE RÉGIONALE

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ	En ligne le 14 Octobre

RADIOS

FRANCE INTER, Ciné Mercredi	Diffusion le 14 Octobre
FRANCE INTER, On aura tout vu	Diffusion le 17 Octobre
FRANCE CULTURE, Plan Large	Diffusion le 18 Octobre

SITES INTERNET

MOVIERAMA

https://movierama.fr/le-jour-de-son-retour-comment-etre-heureux/

CRITIKAT

https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/le-jour-de-son-retour/

SLATE

https://projection-publique.com/2026/10/13/a-voir-au-cinema-minotaure-qui-vit-encore-le-jour-de-son-retour-la-porte-des-dieux/

LE BLEU DU MIROIR

https://www.lebleudumiroir.fr/critique-le-jour-de-son-retour/

PAR ICI LES CINÉPHILES

https://paricilescinephiles.com/le-jour-de-son-retour-avis/

LE POLYESTER

https://lepolyester.com/critique-the-day-she-returns/

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CINÉMA

https://www.iletaitunefoislecinema.com/le-jour-de-son-retour/

DIACRITIK

https://diacritik.com/2026/10/14/terrain-vague-83-fantomes-revenants-et-mesures-doubli/

ASIEEXPO

https://asiexpo.fr/le-jour-de-son-retour-de-hong-sang-soo-sort-en-salle-demain/

LE BLOG DU CINÉMA

https://www.leblogducinema.com/analyse/le-jour-de-son-retour-hong-sang-soo-65540525/

FUCKING CINÉPHILES

https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2026/10/critique-le-jour-de-son-retour.html

PARTENARIATS

LES CAHIERS DU CINÉMA - LE MONDE

QUOTIDIENS

CARLOTTA nouveautés

Le Monde

N° DU 14 OCTOBRE

L'épure miraculeuse de Hong Sang-soo

Le réalisateur coréen filme les interviews d'une actrice de retour à l'écran, après douze ans d'absence



Oh Yunsu et Song Sunmi, dans « Le Jour de son retour », de Hong Sang-soo. 2026 JEONWONSA FILM/CARLOTTA FILMS

LE JOUR DE SON RETOUR

●●●●○

A chaque fois, on se demande si Hong Sang-soo pourra pousser l'épure encore plus loin. Voilà un cinéaste qui a commencé au mitan des années 1990, dans des productions d'auteur standard, et puis, grâce à l'arrivée des petits formats numériques, s'est délesté de tout. Jusqu'à tourner quasiment tout seul, avec sa petite troupe d'acteurs fidèles et sa compagne, Kim Minhee, comme productrice.

Le Jour de son retour, son 34e long-métrage en trente ans, simple conversation autour d'une table, ne tient plus qu'à un fil. Mais ce fil, c'est l'équivalent du trait de Matisse, la ligne bouclée de Cocteau ou le filament de Calder : le geste nu qui permet d'embrasser une figure, de retracer une vie.

Une actrice, Bae Jeongsu, donne une série d'interviews pour un film qu'elle a tourné après douze ans d'absence. Devant elle se succèdent trois journalistes, des jeunes femmes intimidées qui n'ont pas forcément grand-chose à dire sur le film, mais qui s'intéressent de près à sa vie privée. Ancienne gloire de gros films et de séries, Bae a connu un divorce douloureux et un goût immodéré pour la boisson, avant de recentrer son existence sur l'essentiel, hors des plateaux. Professant des principes de détachement (*« Il faut voir les choses pour ce qu'elles sont, sans les interpréter »*), ses propos sont teintés par des pointes d'amertume. *« Je voulais me dissoudre dans le néant »*, lâche-t-elle, évoquant le passé. A toutes, qui lui demandent un conseil à destination de la jeunesse, elle répond, simplement : *« Aimez-vous. »*

Chaque entretien est à la fois semblable au précédent, et s'en écarte. Le dispositif de mise en scène est on ne peut plus élémentaire : à chaque fois, un plan fixe qui avale toute la conversation, cadrant les deux interlocutrices, l'une face à l'autre, autour d'une table. Dans ce théâtre minimal, le montage est réduit au minimum. Ce qui pourrait s'avérer rébarbatif est en fait splendide. L'image d'un noir et blanc soyeux baigne dans l'irradiante clarté venue de l'extérieur. Il y a là un idéal de cinéma léger alliant nudité formelle et beauté plastique, qui pourrait être celui du réalisateur Jean Eustache (1938-1981) et des vues Lumière réalisées par les frères pionniers.

Cette simple conversation autour d'une table ne tient plus qu'à un fil. Mais ce fil, c'est l'équivalent du trait de Matisse

Purs blocs de temps

Hong Sang-soo se défait de toute grammaire cinématographique, pour creuser à la place des purs blocs de temps, qu'il revient aux acteurs d'habiter pleinement. *Le Jour de son retour* peut se voir comme une ode à son interprète, la formidable Song Sunmi. Axé sur elle, le film enregistre sa présence radieuse. Sunmi installe avec une grâce infinie cette figure d'actrice « sur le retour ». La fine ciselure des gestes, postures, expressions compose un caractère flottant entre affabilité et mélancolie. Derrière le masque accueillant que Bae se compose, l'on sent toute la fatigue existentielle, le gouffre des années. Hong Sang-soo lui ouvre le champ, axe le plan de façon que la baie vitrée illumine son visage. Entre deux blocs d'entretiens, il lui réserve quelques interstices : on retrouve Bae au-dehors, fumant une cigarette électronique, accroupie dans un petit parc attenant qui fait office de coulisses, sur le fond sonore de notes grattées sur guitare sèche.

Et puis tout se renverse. Partie rejoindre son cours d'art dramatique, Bae invente une scène à partir de son vécu, et rejoue ainsi les interviews précédentes, tout en se les réappropriant. Il nous semble alors avoir basculé dans le laboratoire des scènes précédentes, leur « répétition » au sens théâtral. Impression d'autant plus forte que les deux actrices jouent le texte en main.

L'on connaît le goût de Hong Sang-soo pour l'écriture fractale, les variations sur un même motif, les bégaiements. Mais ici, le film tient moins de la mise en abyme que de la mise à plat. Il s'agit, en effet, d'établir une stricte équivalence entre le cinéma et la vie, entre la scène vécue et la scène rejouée. *« Je ne sais pas trop ce que le film veut dire »*, confiait un peu plus tôt une jeune journaliste à l'intéressée. Le spectateur de Hong Sang-soo non plus, qui serait bien en peine d'assigner au film un quelconque message. Tout ce qu'on sait, c'est que la vie n'est elle-même faite que de répétitions, de rôles à jouer, de dialogues faussés, parmi lesquels la grâce survient, parfois. ■

MATHIEU MACHERET

Film sud-coréen de Hong Sang-soo. Avec Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso, Kim Sun-jin, Oh Yunsu (1 h 25).

CARLOTTA nouveautés

Libération

N° DU 14 OCTOBRE



«Et votre divorce ? et les tâches ménagères ? et comment faites-vous pour rester si belle ?» CARLOTTA FILMS

«Le Jour de son retour», promo pour le dire

Le délicat 34e long métrage de Hong Sang Soo offre un nouveau traité d'alchimie de la rencontre, autour d'une actrice interviewée par trois journalistes.

La comédienne Bae Jeongsu (interprétée par Song Sunmi) fait un come-back après douze ans d'absence et aimerait *«voir les choses comme elles sont»*. Elle y est parvenue un jour, sur le mont Seorak, mais depuis, ça lui échappe, et ce n'est pas cette journée de *«junket»* qui lui permettra d'y voir clair. Trois journalistes se succèdent pour la faire parler de son nouveau film et les questions des jeunes femmes, hormis qu'elles se ressemblent *(«Qu'avez-vous comme conseil pour les jeunes ?»)*, sont souvent banales et genrées : et votre divorce ?, et les tâches ménagères ? et comment faites-vous pour rester si belle ?

Euphorie silencieuse. Du film lui-même l'on apprendra assez peu, si ce n'est que ce peu-là ressemble beaucoup à la production du prolifique Hong Sangsoo, qui signe avec *le Jour de son retour* son 34e long métrage : le film n'a pas de *«message»*, ce qui convient à la comédienne, moins aux journalistes. Le décor et le dispositif, on les connaît par cœur : une table, deux tasses, un plan fixe en noir et blanc parfois agrémenté d'un zoom, et aux manettes HSS qui prend en charge le montage, la musique, le scénario, la réalisation. Entre chaque entretien, la comédienne vapote dehors ou fume, la troisième fois accroupie entre deux voitures, et ce cadrage parfait et totalement anodin suscite le genre d'euphorie silencieuse qui est un plaisir des films du Coréen, et qui s'augmentera encore lorsque la voiture de droite démarre, ne laissant qu'une poubelle renversée dans l'herbe.

Accès d'honnêteté. Au gré des entretiens s'esquisse un traité d'alchimie de la rencontre (pourquoi ça marche, ou pas, la bière y jouant son rôle), les jeux de séduction réciproque déclenchant chez la comédienne un mutisme rêveur ou d'intempestifs accès d'honnêteté. Le visage de Song Sunmi a une précision météorologique pour exprimer ce microclimat (c'est le seul qu'on voit entièrement, les journalistes sont filmées de profil) et elle regrettera aussitôt sa sortie de route du script de la rencontre, appelant la journaliste pour demander qu'elle coupe des remarques.

Dans un quatrième acte, qui se déroule dans un cours de théâtre, la comédienne doit rejouer ces interviews de mémoire. Mais ce qu'elle pense avoir entendu, avoir dit, est coloré par ses projections, ses désirs ou fantasmes. Et ce qu'elle avait souhaité le plus fort, *«voir les choses comme elles sont»*, a été entièrement oublié, la comédienne devant se replonger dans ses notes pour s'en souvenir. A moins bien sûr que cela ne fasse partie du jeu, encore plus criant de «vérité» qu'auparavant.

Le trouble ne vient pas d'une simple critique de la parole médiatique. C'est la délicate, la merveilleuse, la troublante imprécision des êtres qui touche au cœur, ces paroles qui tombent toujours à côté, cette incapacité à dire ce qu'on pense, ce qu'on est, tout juste bons à se faire le reflet d'un instant. Et pourtant tout cela, approximations, contradictions, air de ne pas y toucher, toutes ces imprécisions délicates dans lesquelles HSS est passé maître, n'est-ce pas le plus sûr moyen de s'approcher quand même des choses comme elles sont ?

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

LE JOUR DE SON RETOUR, de HONG SANGSOO avec Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso, Kim Sunjin, Ha Seongguk, 1 h 25.

LA CROIX

EN LIGNE LE 14 OCTOBRE

Critique

« Le jour de son retour » : les subtiles variations de Hong Sang-soo

Par **Céline Rouden**

Publié le 13 octobre 2026 à 18h23 · Lecture : 2 min

Réservé aux abonnés



— Une grande actrice revenant sur les écrans après douze ans d'absence se confie successivement à trois journalistes venus l'interroger dans un café. Une réflexion pleine de charme et de délicatesse sur la difficulté de construire une image de soi. En salles mercredi 14 octobre 2026.

Le Jour de son retour ★★★ **(Très bon film)**

d'Hong Sang-soo | Film sud-coréen, 1 h 25, drame

HEBDOMADAIRES

CARLOTTA nouveautés

Télérama

N° DU 14 OCTOBRE



Une maîtrise parfaite du plan-séquence et des dialogues finement ciselés. Avec Park Mi-so et Cho Yun-hee.

Le Jour de son retour

Hong Sang-soo

Centré sur une actrice qui donne des interviews dans un café, le nouveau film du prolifique cinéaste coréen nous enchante par son art de l'épure.

Comment tant de simplicité peut-elle produire ce vertige de plaisir ? On retrouve notre Hong Sang-soo annuel dont le cinéma, devenu minimaliste avec les années, semble gagner encore en épure. Une actrice coréenne renommée (la fidèle Song Seon-mi) fait son retour sur le grand écran après douze ans d'éclipse. À l'occasion de la sortie de son film, trois jeunes femmes journalistes viennent successivement l'interviewer dans le coin d'un café-restaurant allemand que la comédienne apprécie. Des questions semblables reviennent, sur le contenu du film, sur sa vie personnelle aussi, son divorce notamment. Le caractère propre à chacune des journalistes mais aussi le besoin, pour l'interviewée, d'amender, d'ajuster ou de compléter ses réponses rendent la situation captivante à suivre. D'autant plus que ces entretiens sont filmés à travers des plans-séquences époustouflants dans leur durée.

Comme dans toute interview se joue ici une expérience de séduction et de protection, de dissimulation et de dévoilement. La beauté transparente en noir et blanc du *Jour de son retour* tient dans ses variations, ses répétitions et ses différences qui portent sur la connaissance de soi. Selon la proximité du lien créé avec la journaliste, l'actrice révèle des choses plus ou moins intimes. Où se cache la vérité dans tout cela ? Le film montre que parler de soi, c'est toujours traduire, interpréter, sans en avoir forcément conscience. En un mot, c'est du théâtre, ce que le quatrième volet du film illustre de manière directe et magnifique, à travers une performance de l'actrice. Où celle-ci rejoue dans un cours ce qu'elle vient de vivre dans ses interviews, avec le recul de l'observation. Hong Sang-soo laisse alors place à plus de silences, plus d'intensité et à une méditation puissante. Jusqu'à révéler un instant d'absolu.

▷ *Jacques Morice*

| Corée du Sud (1h24) | Avec Song Seon-mi, Cho Yun-hee, Park Mi-so.

CARLOTTA nouveautés

Le Canard enchaîné

N° DU 14 OCTOBRE

Le Jour de son retour

Deux femmes qui parlent dans un bar... et c'est un petit miracle ! Après dix ans de retrait, une actrice célèbre en Corée revient dans un film indépendant et donne trois interviews successives à trois jeunes journalistes. Certaines questions reviennent, d'autres non, elle ne répond pas exactement la même chose, la relation avec chacune varie... Puis elle prend un cours d'art dramatique chez une prof de théâtre, qui lui fait rejouer la première interview face à une consœur. Elles improvisent, et cela devient vertigineux.

A partir d'un conseil aux jeunes acteurs – « *Aimez qui vous êtes* » –, ce film de Hong Sang-soo donne pour finir une leçon de vie, un peu comme dans « Soudain », de Ryūsuke Hamaguchi, la sensation de Cannes. Une de ces rares œuvres qui font accéder à une autre dimension de l'existence. – **D. F.**

CARLOTTA nouveautés

Le Nouvel Obs

EN LIGNE LE 14 OCTOBRE

Cinéma • Critiques de films

Dans « le Jour de son retour », les inquiétudes féministes d'une comédienne en Corée du Sud

Critique Drame par Hong Sang-soo, avec Song Sunmi, Cho Yunhee et Park Miso (Corée du Sud, 1h25). En salle le 14 octobre ★★★☆☆

Par **Xavier Leherpeur**

Publié le 13 octobre 2026 à 19h52

Lecture : 1 min.



Song Sunmi (à droite) dans « le Jour de son retour », de Hong Sang-soo. CARLOTTA FILMS

Une comédienne qui a quitté les écrans depuis douze ans revient au cinéma après son récent divorce. En trois interviews complices mais retenues, elle se livre à des femmes plus jeunes qu'elle et remonte le fil de sa carrière passée sous les feux scrutateurs – mais pas toujours amènes – du public et de la presse. Cinq chapitres, deux valeurs de cadres larges, des plans-séquences de près de vingt minutes : le cinéaste coréen épure son style jusqu'à un point de cristallisation, invitant le spectateur à écouter la parole libérée (ou presque) d'une icône du septième art dans une société dominée par le patriarcat. La douce mélopée mélancolique du film laisse sédimenter les douleurs enfouies, les nombreux doutes et les inquiétudes féministes. La fausse simplicité d'écriture compose en contrepoint le portrait bruissant et complexe d'une actrice.



Par Xavier Leherpeur

CARLOTTA nouveautés

PARIS MATCH

EN LIGNE LE 14 OCTOBRE

CINÉMA

« Le jour de son retour » : la nouvelle introspection de Hong Sang-soo

Yannick Vely
14/10/2026 à 14:50, Mis à jour le 14/10/2026 à 14:50

Le réalisateur sud-coréen Hong Sang-soo revient sur les écrans français avec une réflexion sur les actrices.

Suite à son divorce, une grande actrice coréenne retourne sur le devant de la scène, 12 ans après sa dernière apparition à l'écran. À l'occasion de la sortie du film, elle s'entretient avec plusieurs jeunes journalistes venues l'interroger sur son nouveau projet, mais aussi sur sa vie personnelle et les raisons de sa séparation.

La critique de Paris Match (2/5)

Printemps, été, automne, hiver et... printemps. Le titre du célèbre film de Kim Ki-duk pourrait s'appliquer à la production du réalisateur sud-coréen Hong Sang-soo, qui, tel un peintre impressionniste, travaille inlassablement les mêmes motifs depuis le début de sa carrière. Présenté au dernier Festival de Berlin, « Le jour de son retour » est extrêmement théorique, dépouillé à l'extrême avec trois interviews filmées sur le même plan, suivies d'une tentative de reproduction du

premier entretien, celui lors duquel l'actrice a fendu l'armure. Que veut nous dire le cinéaste ? Que la vérité des êtres peut apparaître par effraction ? Que même les actrices les plus aguerries ne peuvent cacher leurs sentiments profonds ? Alors que nous sommes plutôt clients de son cinéma, « Le jour de son retour » nous a rendu perplexe, comme devant une toile dont nous n'avons pas percé la beauté épurée.

LA TRIBUNE DIMANCHE

N° DU 11 OCTOBRE



CARLOTTA FILMS

À bâtons rompus

LE JOUR SANS RETOUR ★★★★☆

Avec *Le Jour de son retour*, le prolifique cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo signe son 34e film, lequel est rigoureusement divisé en cinq chapitres. Dans les quatre premiers, une journaliste interroge une comédienne sur son métier, tandis que le cinquième joue sur une mise en abîme de cette situation initiale. On retrouve ici la grâce et le charme d'un cinéma dont le minimalisme est assumé et qui, de film en film, revient sur les mêmes motifs, autour de thèmes comme la représentation du réel, la discussion, la répétition ou bien encore la rencontre, fortuite ou non. On est donc en territoire connu, mais le cinéaste, qui est également le producteur, photographe, monteur et compositeur de son film, ne cesse de nous étonner par sa capacité à se renouveler tout en préservant sa délicatesse et sa singularité. **Au.C.**

Un film de Hong Sang-soo, avec Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso. 1h24. Sortie mercredi.

MENSUELS

CARLOTTA nouveautés

CAHIERS DU CINEMA

N° OCTOBRE

CAHIER CRITIQUE

Le Jour de son retour d'Hong Sang-soo

Entretien débauche

par Mathilde Grasset

Dans *Ce que cette nature te dit* l'an dernier, un pauvre petit poète était épinglé par sa belle-famille lors de leur première rencontre. Les tête-à-tête qui font la substance du *Jour de son retour* sont d'un autre genre, mais reposent eux aussi sur une opération de cuisinage et d'étiquetage ; ils font à nouveau figure de petites cliniques cruelles des relations sociales lorsqu'elles n'en sont qu'à leur aube. Ce mode de rencontre, c'est l'interview, et en l'occurrence celle qu'accorde tour à tour Bae Jeongsu (Song Sunmi), une actrice revenue au cinéma après douze ans d'absence, à trois jeunes femmes journalistes. Les rendez-vous sont filmés en plans-séquences, toujours depuis le même angle, simplement séparés par un plan en extérieur et un chapitrage dont le cinéaste est coutumier. Bae est la seule dont on voit le visage, les autres n'apparaissent que de profil : c'est à elle que l'on s'identifie, mais la caméra est un peu trop lointaine pour laisser voir ses émotions, et faire basculer le film du côté de l'expérimentation sur le jeu d'actrice.

À partir de cette sobriété, Hong Sang-soo s'amuse plutôt à faire déborder l'entretien, en exagérant les hontes réciproques (approximations, épanchements) et les complicités pâlottes dont il peut être fait. Au-delà des digressions les plus légères, le péril propre à l'exercice, pas loin du tragique, est d'entremêler sournoisement paroles publique et privée. Chacune, Bae la première, semble tentée par la franche ouverture à l'autre, mais le cadre professionnel et son déséquilibre interdisent aux secrets d'être amicalement révélés. Ce n'est pas pour rien que le « *he* » du titre international des *Matins calmes à Séoul* (*The Day He Arrives*) a laissé place au « *she* » (*The Day She Returns*) : que les femmes ne soient quasiment qu'entre elles intensifie les sentiments contraires – la connivence (on parle de beauté, de régime, de confiance en soi) et l'hostilité (même entre femmes, on ramène l'autre à sa toute relative vieillesse, on la questionne sur son divorce et la gestion de sa vie familiale). Quelque chose chez ces journalistes sans traits n'est pas sauvé : les rencontres, d'autant plus superficielles qu'elles sont mises en série, faites de répétitions plus que de variations, restent minées par une basse exigence de rendement (ici : de scoop).

Le spectateur en vient à recouper les entretiens, à synthétiser, à sélectionner lui-même ce qui pourrait figurer dans l'article final. Le ludisme du dispositif contrevient pourtant à l'une des déclarations les plus conséquentes de Bae : en substance, il faut parvenir à voir les choses telles qu'elles sont, sans les interpréter. Cette antimétaphysique de poche semble davantage encore contrariée par la dernière partie du film, quand Bae réécrit et rejoue les échanges de la matinée pour son cours d'art dramatique. On guette, non plus en journalistes mais en psychanalystes improvisés, les reformulations, les transformations d'où jailliraient des effets de sens : on attend du langage qu'il soit enfin révélateur. Mais on n'apprendra rien de plus sur l'actrice. Le cinéaste préserve ses mystères de notre propre curiosité, et nous enseigne bel et bien à la voir telle qu'elle nous apparaît. C'est par cette « dé-dramaturgie du dialogue » que *Le Jour de son retour* parvient à émouvoir, par-delà son ironie et l'horizon d'échec qu'il maintient jusqu'au bout. Quand, pour sauver le langage des réflexes interprétatifs, Sophie Letourneur (à qui l'on pense ici beaucoup) le laisse patauger dans son bain prosaïque, son cousin coréen le maintient à un niveau de généralité qui dépasse le plat constat d'une incommunicabilité. On retient des séquences sans coupe une simple rythmique faite d'accélérations, de pauses, de rimes : solide dans son ambition morale, le film s'en tient à restituer les tâtonnements rêches de rencontres encadrées, dont l'actrice reste souveraine. ■



© 2026 JEONWONSA FILM CO.

LE JOUR DE SON RETOUR (GEUNYEOGA DORAON NAL)
Corée, 2026
Réalisation, scénario, image, montage, musique **Hong Sang-soo**
Interprétation **Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso**
Production **Jeonwonsa Film Co.**
Distribution **Carlotta Films**
Durée **1h24**
Sortie **14 octobre**

CARLOTTA nouveautés

positif

N° OCTOBRE

Le Jour de son retour

Geunyeoga doraon nal
Sud-coréen, de Hong Sangsoo, avec
Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso,
Kim Sunjin, Kang Soyi.
Berlinale 2026 Panorama



La construction de ce 34e film de Hong Sangsoo repose sur une structure rigoureuse en cinq chapitres. À part quelques brefs plans d'extérieur, ce sont des plans-séquences, situés dans le même axe et dans le même décor pour les quatre premiers chapitres. Le cinquième, quant à lui, garde le même axe, mais le décor diffère, tout en restant aussi sobre que le précédent. Dans les quatre premiers chapitres, une journaliste questionne une comédienne professionnelle qui semblait avoir abandonné son métier, mais vient toutefois de participer à un long métrage. Dans le cinquième chapitre, deux actrices ont appris un rôle, celui d'une journaliste et celui de la comédienne interrogée dans les précédents chapitres. La trame n'est donc plus celle d'un entretien traditionnel, réaliste, mais celle d'une interrogation sur ce qu'est le jeu d'actrice. Dans ce questionnement sur le réel et sa représentation, le cinéaste reprend d'anciens motifs de sa filmographie (la rencontre, le réel, la narration qui joue avec la répétition, ce qui constitue le jeu, la présence des femmes alors que les hommes sont, ici, relégués hors champ) et avance d'un pas vers sa prochaine réalisation. Pour ce film modeste et dépouillé, le réalisateur-scénariste-producteur-directeur de la photographie-cadreur-monteur-compositeur retravaille des éléments et les modifient pour les pousser un peu plus loin.

Hubert Niogret

CARLOTTA nouveautés

TC TROISCOULEURS

N° OCTOBRE

LE JOUR DE SON RETOUR

Cinemascope

sortie le 14 octobre | de Hong Sang-soo | Carlotta Films (1 h 24)



Avec ce long métrage moins aventureux en matière d'image (plus nette) que ses deux précédents, Hong Sang-soo revient à une formule qu'il maîtrise : un petit dialogue drôle et introspectif.

Par Augustin Pietron

Ce film-là n'est pas flou. On avait laissé Hong Sang-soo sur *In Water* (2024), où le point jamais fait à l'image donnait aux paysages des couleurs délavées, rappelant les œuvres de Mark Rothko ; et *Ce que cette nature te dit* (2025), qui jouait aussi d'une photographie nébuleuse. Ici, l'image est en noir et blanc, nette, et le cadre tellement fixe dans un premier temps que l'on se demande s'il s'agit d'une nouvelle performance formelle. Presque. Le réalisateur sud-coréen utilise ici la répétition : trois jeunes journalistes se succèdent pour interviewer Bae Jeongsu, une actrice sur le retour. Elle vient de tourner dans un film d'auteur et répond différemment à chacun en fonction de microévénements de contexte – accepter une bière en plein milieu de l'après-midi peut tout changer. Plus tard, lors d'un cours de théâtre, l'actrice tente de rejouer ces entrevues pour mieux les revisiter… On pense à *Hotel by the River* (2018), à ce Hong Sang-soo qu'on aime, architecte de la parole qu'on a connu plus filou. Ce film aussi se tient bien, sans prétention dans sa réflexion sur la nature des échanges professionnels. Il y a bien quelques piques sur les journalistes, mais ce n'est pas un pamphlet satirique, et l'écriture ne rate pas le personnage de l'actrice non plus. Le film lui rend plutôt un hommage, et offre un dialogue réussi sur les choix et les chemins de vie.

CARLOTTA nouveautés

PREMIERE

N° OCTOBRE

Le Jour de son retour

★★★☆☆ SORTIE 14 OCTOBRE

GEUNYEOGA DORAON NAL DE HONG SANG-SOO

AVEC SONG SEON-MI, CHO YUN-HEE, PARK MISO...

(CORÉE DU SUD, 1H24)

Assis face à l'acteur, le journaliste pose les questions qu'il a soigneusement préparées et repart, souvent satisfait, avec les propos qu'il venait chercher. L'acteur, lui, enchaîne avec plus ou moins d'inspiration les interviews. C'est précisément ce décalage qui intéresse ici Hong Sang-soo. Dans un restaurant dont on ne verra qu'un recoin, près d'une fenêtre, se tient une actrice incarnée par Song Seon-mi (que le réalisateur retrouve pour la huitième fois). En face d'elle, trois journalistes défilent et l'interrogent sur son grand retour au cinéma, après douze ans d'absence.

Les questions se suivent et se ressemblent, la même conversation se répète en boucle. On pense assister à un exercice de style un peu austère mais, comme à son habitude, le réalisateur se montre plus malin. Le dispositif minimaliste qu'il déploie – caméra fixe, plans-séquences, noir et blanc – nous invite à prêter attention aux détails, aussi imperceptibles soient-ils. Car ces variations de micro-expressions, de tonalité, de timing et de formulations conduisent à des conclusions d'interview radicalement différentes, à l'image d'un jeu vidéo à choix multiples. Il y a quelque chose de troublant, mais de terriblement amusant, dans ce personnage qui se réinvente sous nos yeux et performe son existence. ● LC



Cho Yun-hee et Song Seon-mi

CARLOTTA nouveautés

fiches du cinéma

N° OCTOBRE

Le Jour de son retour (Geunyeoga doraon nal)

de Hong Sangsoo

Une actrice qui, après une longue absence, signe son retour au cinéma, accorde trois interviews qu'elle "réinterprète" ensuite devant sa professeure de comédie. Toujours plus à l'os, et toujours plus théorique : le paradoxe de ce beau Hong Sangsoo.



© Jeonwonsa Film Co.

★★★ Soit une actrice quadragénaire qui, accordant trois entretiens, les rejoue ensuite dans un atelier d'acting. "Différence et répétition", comme disait l'autre... Au fil de ces redites, la parole gagnerait-elle en précision ce qu'elle perd en sincérité ? La protagoniste y trouverait-elle, progressivement, l'accès à une connaissance de soi, ou se bornerait-elle à peaufiner un rôle, à cerner le motif d'un exercice de jeu ? N'y a-t-il pas là une nouvelle méditation sur "l'introuvable vérité des personnages", pour reprendre les mots de F. Sabouraud dans *Les Variations Hong Sangsoo*, ouvrage collectif consacré au cinéaste ? Qu'est-ce qui, dans le discours que l'on tient sur soi, à la longue, se décante ("que trois personnes à la suite ne me posent pas la même question : je serais tentée d'y répondre" : on pourrait formuler de la sorte la tension qui semble travailler la protagoniste) ou, au contraire, perd en justesse, autant qu'en spontanéité ? Autant de questions, vertigineuses, qui traversent un film qui, pour autant, se donne, comme rarement sans doute chez HSS, dans toute la simplicité de son dispositif - quatre temps d'échange, ou de jeu, captés dans de longs plans-séquences, dont trois au cadrage identique, et qu'aèrent une poignée de plans plus courts -, au point d'évoquer une équation. Très beau, *Le Jour de son retour* s'offre toutefois peut-être moins au néophyte qu'il ne se destine au connaisseur, ce jeu de ressassements, de légers décalages, toujours plus à l'os et toujours plus théorique tout à la fois, pouvant exiger, pour apprécier pleinement sa mélancolie, sur le passage du temps notamment - ainsi, si affaire sentimentale il y a, cette fois elle se sera jouée hors champ, et entre des personnages plus jeunes -, d'être envisagé à l'aune de ce que racontait autrefois le cinéma de HSS. **_T.F.**

CHRONIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Song Sunmi (Bae Jeongsu), Cho Yunhee (Kim Young), Park Miso (Park Junhee), Kim Sun-jin, Kang Soyi, Oh Yunsu, Ha Seongguk, Shin Seokho.

Scénario : Hong Sangsoo **Images :** Hong Sangsoo **Montage :** Hong Sangsoo **Musique :** Hong Sangsoo **Son :** Seo Jihoon **Production :** Jeonwonsa Film Co. **Producteur :** Hong Sangsoo **Dir. de production :** Kim Minhee **Distributeur :** Carlotta Films.

85 minutes. Corée du Sud, 2026
Sortie France : 14 octobre 2026

◆ RÉSUMÉ

Séoul, de nos jours, dans un bar. Assise à une table, une actrice, la quarantaine, accueille une jeune journaliste, venue l'interviewer à propos de son rôle dans un film indépendant. La journaliste lui confie son admiration. L'actrice évoque avec celle-ci son attrait pour le projet, le fait que, longtemps, elle n'a plus joué, sa fille, son divorce... L'auteur du film prévient la journaliste de ce que le temps imparti pour l'entretien est écoulé. Dernière question de la journaliste : quel conseil auriez-vous à donner aux jeunes ? "Aimez-vous vous-même", répond l'actrice. Puis, dehors, l'actrice et le cinéaste font une pause avant l'entretien suivant.

SUITE... Une deuxième journaliste, jeune elle aussi, interviewe l'actrice, à la même table. Les questions sont sensiblement les mêmes. Nouvelle pause devant le bar. Troisième entretien, au cours duquel, cette fois, la journaliste et l'actrice commandent une bière, à l'initiative de la seconde, qui se confie davantage sur la vie privée. Le cinéaste vient, une fois encore, mettre un terme à l'entretien, et repart avec la journaliste, qu'il emmène déjeuner. Retrouvant, dehors, un ami venu l'assister, l'actrice appelle la troisième journaliste pour lui demander de couper certaines de ses réponses, dans lesquelles elle estime s'être trop livrée. Plus tard, le même jour. Dans un atelier de comédie, et sous les yeux de sa professeure, l'actrice, qui, de mémoire, a écrit et fait imprimer les entretiens donnés plus tôt, les rejoue avec une jeune femme.

Visa d'exploitation : 168275. Format : 1,78 - Noir & Blanc - Son : Dolby SRD.

© les Fiches du Cinéma 2026

Les Inrockuptibles

EN LIGNE LE 12 OCTOBRE

“Le Jour de son retour” de Hong Sang-soo : quand l’interview devient un art de la conversation

par Théo Ribeton
Publié le 12 octobre 2026 à 16h58
Mis à jour le 12 octobre 2026 à 16h58



Hong Sang-soo revient dans une parabole ironique sur l'art de l'interview, qui rappelle ses meilleures expérimentations sur la répétition.

Onzième film de Hong Sang-soo sur cette seule décennie, *Le Jour de son retour* marque le retour du cinéaste à l'un de ses motifs chéris : la répétition, à la fois comme moteur de comédie, support de réflexion sur le hasard et ses combinatoires, et prise de distance sur un réel qui ne l'est plus tout à fait quand il se met ainsi à bégayer. C'était déjà le cœur d'un chef-d'œuvre comme *Un jour avec, un jour sans*, mais on pouvait également en trouver des traces dans tous ses films du défilement de courtisans (*Notre Sunhi, Haewon et les hommes…*) et jusqu'à l'un de ses premiers films, *La Vierge mise à nu par ses prétendants.*

Ici, la répétition se noue à une forme de satire d'un exercice que le cinéaste connaît bien et consiste déjà à ne cesser de dire la même chose, en tâchant de donner chaque fois l'impression qu'elle est dite pour la première fois : la promotion d'un film. Une actrice célèbre revient aux plateaux après une longue pause, et rencontre donc dans le même café trois jeunes journalistes successives. Certaines questions se ressemblent (le gag du "conseil pour les jeunes" qu'elle feint de chercher longuement dans ses pensées pour répondre systématiquement la même platitude – *"aimez-vous"*), mais les entretiens virent plutôt à un échange très personnel avec l'intervieweuse. Le film se donne comme un poste d'observation de quelques variations possibles de cette scène, à laquelle s'ajoute même un curieux *reenactment* final dans le cadre d'un cours de théâtre.

L'art de la conversation

Le cinéaste coréen retrouve ici toute la virtuosité avec laquelle il sait naviguer à l'intérieur de dispositifs simples pour y mobiliser des couches de sens insoupçonnées, ainsi qu'une forme unique d'intensification de la perception vis-à-vis de tout ce qui peut se passer dans son cadre. *Le Jour de son retour* fait écho à tout le champ de la presse à scandale, qui a notoirement maltraité Hong Sang-soo en rubrique people. Mais il est surtout une étude de l'art de la conversation, saisie dans le cadre particulier d'une interview avec son lot de politesses et de courbettes, où se fait néanmoins sentir toute une gamme de micro-rapports de force savamment impulsés : on ne sait jamais vraiment s'il vise une leçon d'harmonie des interlocutrices ou au contraire une étude des passes d'armes ; s'il se moque de leurs petites hypocrisies ou embrasse la prévenance qu'elles se témoignent ; bref s'il est un film du soi ou de l'autre. C'est évidemment tout à la fois.

***Le Jour de son retour* réalisé par Hong Sang-soo avec Song Sunmi, Cho Yunhee. En salle le 14 octobre**



EN LIGNE LE 13 OCTOBRE

OCT
13

LE JOUR DE SON RETOUR



Le jour de son retour, du Coréen Hong SangSoo , est d'une extrême simplicité d'apparence. Une actrice, qui fut naguère réputée, revient au cinéma après plus de dix ans d'absence. Elle revient par la petite porte, celle de la production et de la réalisation indépendantes. Et, à la veille de la sortie du film, elle se prête au jeu routinier des interviews, interviews banalement minutées et qui s'enchaînent. Le film se réduit à trois de ces interviews. Les intervieweuses sont des jeunes journalistes dont les questions dérivent le plus souvent du film pour s'intéresser à la vie de l'actrice.

Il y a là une sorte de partition avec des variations autour d'un thème ordinaire : ce qui fait une vie, ce qu'on fait de sa vie. Les trois journalistes s'intéressent diversement au film, et ce qui ressemble souvent plus à des conversations qu'à des interviews finit par prendre la tournure d'échanges de confidences sur les sentiments et sur l'existence. L'actrice se dévoile ainsi par touches successives, et chacune de ses interlocutrices en fait autant.
C'est beau et ténu comme l'est la simplicité portée au plus haut de sa maîtrise. A la soixantaine, Hong SangSoo a derrière lui une carrière marquée par le goût de l'épure et celui des variations. Dans ses jeunes années, celles où son style de cinéaste s'est forgé, il a été impressionné par Robert Bresson, et il en reste une manière sobre de fabriquer et de conduire son scénario. Il y a aussi du Rohmer dans un cinéma où la conversation est privilégiée.
La simplicité est aussi celle du décor, un café exotique, c'est-à-dire allemand. Notre vedette aime bien ce café, elle y a ses habitudes, elle y boit sa bière. Ce cadre lui donne du confort : c'est comme si elle recevait chez elle. Elle aimerait y partager ses plaisirs, et chacune de ses interlocutrices y répond à sa manière : façon, encore, de faire varier la partition par des brèves réactions révélatrices.



l'interviewée plus réfléchie mais décidée à dire beaucoup d'elle-même. Elle qui a vécu et souffert, qui a pris la leçon des années, elle joue l'aînée à qui les plus jeunes viennent demander des conseils. Les jeunes femmes ne sont plus des journalistes mais des cadettes avides de conseils, dont le plus important sera « aimez-vous ».

Dernière subtilité de Hong SanSoo : après les trois interviews vient une dernière séquence, où l'actrice, qui prend des cours de théâtre, réécrit et rejoue les trois interviews, comme une mise en abyme qui finit de dresser son portrait.
Il fallait une grande interprète. Song Sunmi habite son personnage. Elle porte le film, et sa prestation impressionne. Elle bouge peu, et tout est dans les mouvements du visage, qui parvient à tout dire avec éclat et chaleur.
Le réalisateur a choisi de tourner son film en noir et blanc, qui accentue une impression d'intemporalité et de permanence des sentiments. Le noir et blanc et la subtilité de la lumière qui l'accompagne donnent une densité particulière et se révèlent d'une belle justesse.
Que dire de plus ? Qu'on sort du cinéma avec une sorte de jubilation, celle qui vient quand on a partagé son temps avec de belles personnes et qu'on a vu une œuvre admirablement accomplie.

En salle le 14 octobre

BIMESTRIELS

CARLOTTA nouveautés

Sofilm

N° SEPTEMBRE / OCTOBRE



Le Jour de son retour

UN FILM DE
Hong Sangsoo

AVEC
Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso

EN SALLES
le 14 octobre

Depuis qu'Hong Sangsoo a posé sa main sur une caméra numérique, il y a maintenant quinze ans, son cinéma est devenu une constellation où chaque groupe de films offre une variation autour d'un même thème. Avec *Le Jour de son retour*, présenté en début d'année à la Berlinale, le cinéaste coréen propose une nouvelle itération d'un de ses tropes favoris : les atermoiements d'une actrice qui retrouve le devant de la scène après une longue absence. Dans une structure en cinq actes, les trois premiers sont autant d'entretiens dans lesquels la comédienne d'expérience s'épanche sur son divorce, sa maternité et son état de santé auprès d'une journaliste. Un dispositif ascétique, où chaque acte est un plan fixe (il en vient même à supprimer les zooms) qui évoque une forme de théâtre filmé, le film s'ouvrant d'ailleurs sur un baisser de rideau symbolique. Au cours de sa journée, l'actrice rejoue sans cesse les mêmes dialogues, reprenant ou enrichissant ce qu'elle a dit précédemment.

« Tous ses films se ressemblent », pesteront les contempteurs du cinéaste coréen. En répétant, film après film, les mêmes schémas narratifs, avec les mêmes personnages typiques incarnés par les mêmes comédiens, Hong Sangsoo ne leur donne pas vraiment tort. Et il est vrai que les confessions de cette actrice sur sa carrière passée ont des faux airs de déjà-vu. Mais la radicalité de ce nouvel opus est d'intégrer la redondance dans sa structure même. Le théâtre n'étant jamais loin, chaque scène semble être la répétition de la suivante, un éternel recommencement jusqu'à ce que l'actrice devienne son propre personnage.

SCÈNES DE LA VIE D'UNE COMÉDIENNE

Si Serge Daney demandait à un film de « donner des nouvelles du cinéma », la cuvée annuelle d'Hong Sangsoo est une manière, pour lui, de donner des siennes. Récalcitrant à tout entretien, le cinéaste a pris l'habitude de parler à travers ses œuvres. On l'imagine aisément s'identifier à son personnage qui devise sur l'artificialité du cinéma de divertissement, son rapport à la vieillesse ou l'importance de la sobriété. Rapprochement plus intime et touchant encore, une esquisse de la propre femme du cinéaste, Kim Minhee, se dessine dans une variation dystopique, qui la verrait revenir modestement après un divorce agité et une carrière contrariée par la maternité. Cette angoisse d'un mari au sujet de sa femme (et inversement) infuse le film avec un certain désespoir qui place moins le cinéaste du côté de Rohmer, auquel il a été abusivement comparé, que de celui de Bergman.

Dans les deux derniers actes, l'actrice se rend à son cours de théâtre pour synthétiser et rejouer ses trois rendez-vous de la journée. Dans un élan qui tient autant de la performance que de la guérison, la protagoniste s'y octroie les petits plaisirs de la vie (s'autorisant une bière), corrige ses erreurs (le dénigrement de son ex-mari) et se réapproprie sa vocation. Autant de pas vers la résilience évoquant le personnage de comédienne atteinte d'un cancer dans *Juste sous vos yeux* (2021), qui se voyait refuser le rôle avec lequel elle comptait faire ses adieux. Comme si l'artiste donnait une seconde chance à ce personnage d'actrice vieillissante, en lui offrant un retour qui lui avait été précédemment refusé. Au-delà des ressemblances, c'est bien ces dialogues entre les films et leur porosité avec le réel qui font du cinéma d'Hong Sangsoo une œuvre bouleversante.

LORIS DRU-LUMBROSO

TRIMESTRIELS

REVUE TSOUNAMI

EN LIGNE LE 14 OCTOBRE

À la une !



Tsounami

Revue de cinéma Numéro 18 : Le XXIe Siècle



Le Jour de son retour / Carlotta

Aimons-nous, devenons graines

Aliosha Costes

Critique | Le Jour de son retour de Hong Sang-soo | 2026

Douce mélopée au goût de madeleine, quelques notes de guitare, un rappel, un retour, une entrée connue et reconnue : un nouveau Hong Sang-soo. Suffisamment rare pour être souligné, ce sont deux tasses de café, et non pas d'alcool, qui ouvrent le bal, sur la table qui sépare les deux personnages, à portée de leurs mains. Deux femmes dont l'une (Bae Jeong-su, l'actrice) restera dans chacune des cinq séquences qui constituent le film. Cinq séquences comme cinq duos ou presque ; cinq chapitres aux panneaux chiffrés donc de 1 à 5. Les trois premiers se distinguent des deux suivants tant ceux-là se ressemblent, se copient et ne se singularisent que par minuties. Ce sont trois entretiens

de trois journalistes différentes devant la même actrice, et dont la seule évolution pourrait se résumer en : du café à la bière. Le déplacement (l'impulsion ?) vers l'alcool vient de Bae Jeong-su, cette actrice – jouée par Song Sunmi – qui fait son grand retour. Elle tente de faire attention mais, semblant adorer vivre, elle se laisse porter par ses désirs : « C'est réconfortant de boire. La vie est si ennuyeuse. » dit-elle d'ailleurs.

Ces trois premiers segments aux cadrages similaires se déroulent en grande partie dans une brasserie allemande. Là, la vie susurre, voire tape, en hors-champs, laissant des sons résonner plus (un marteau contre un mur, dedans) ou moins (un avion ou une voiture derrière la vitre, dehors) forts. S'entremêlent alors, derrière les dialogues, silences et bruits environnants. Une mélodie de mots et de battements. Aussi, les trois interviews ont comme autre similitude de peu à peu se transmuter en discussions – presque amicales, presque complices. Toutes se concluent sur le même conseil à la jeunesse que réclame de l'exacte même façon les trois journalistes. Ce dernier est des plus simples (donc des plus beaux) : « Aimez-vous ». Sobre et peut-être un peu naïf. Dépouillé, certes, mais essentiel. Aimons-nous, oui, mais est-ce un message ? Pour qui est-il destiné réellement ? La journaliste du deuxième chapitre disait justement au sujet du film dans le film : « Je n'ai pas compris quel était le message. » C'est bien toujours la même angoisse : nous ne pouvons ni ne saurons voir les choses telles qu'elles sont ; tout n'est qu'interprétations. C'est la grande terreur de l'existence.

Aimons

Finalement, les trois duos des trois segments parlent assez peu de cinéma. Il est pourtant la raison d'être de ces échanges. Pas si étonnant puisque, chez Hong Sang-soo (et depuis toujours), le cinéma, c'est la vie (ou inversement). Et il en va pour preuve que dans ces trois premiers segments, le cinéaste de la diégèse, du film dans lequel Bae Jeong-su a jouée, n'apparaît jamais à l'image. Il est relégué hors-champ et n'intervient que pour clore les segments, préciser la fin du temps prévu aux entretiens. À la manière confondante de Hong Sang-soo lui-même, le cinéaste de la diégèse dicte la vie comme il dirait « coupez ! » Il est la règle de l'image-temps. Sa conscience humaine. Son artiste, tout humble pourtant soit-il. Seule la vie peut transpercer le cadre, et le cinéaste – que ce soit effectif ou non – est hors la vie, puisque hors le cadre.

Au cinéma, le rapport universel à l'existence, propre à chaque individu, dépasse le simulacre d'événements particuliers que tente d'imposer l'autre – le cinoche – cette forme hégémonique de l'industrie, de l'oubli de soi, de l'amusement. Hong Sang-soo s'est toujours montré hors ces raisonnements, hors cette illusion. *Le Jour de son retour* cite à plusieurs reprises le *Tao*, ce principe philosophique de l'essence même de la réalité, de ce qui est ; imperceptible pour l'humain, au contraire – peut-être – de la caméra. Cette voie, ce chemin, par son actrice, Hong Sang-soo l'emprunte. Une quête impossible, mais une quête à tenter malgré tout. Se rapprocher d'une essence et, par-là, engendrer la vie – devenir graine.

Devenons

À la fin des trois premiers segments, l'actrice fume ou vapote en s'accroupissant. Elle recroqueville son corps en boule, serrant les genoux, collant la terre au plus proche, elle forme une sphère qui semble être une graine. Elle paraît méditer son existence et, ainsi, ses dires : ceux qu'elle vient spontanément de partager aux différentes journalistes. La clarté reste un idéal et ses pensées confuses. Le déplacement de ses réponses au fil de la journée et des trois entretiens, selon le tempérament de l'interlocutrice, selon l'alcool bu, selon finalement tout ce qui, imprécis, fait résonner nos mots, la fait douter de ses paroles. Malheurs des multiples vérités sans aucune absolue, tous compensés dans ces fumées de cigarettes qu'expire la graine au ciel. Des rêveries nébuleuses qui s'envolent et pourtant restent et crispent. Il n'y a peut-être que des mots dénués de sens ; rien de tangible. Alors comment ne pas être trop exigeant avec soi-même ?

C'est là qu'interviennent les deux derniers segments. Le quatrième imprime des textes et le cinquième les rejoue. La reproduction condensée des trois premiers. L'on pense un peu à la *Sale Histoire* d'Eustache, tout en savant très bien qu'ici seule la fiction est reproductible en fiction, puisque (nous ne le répéterons jamais assez) avec Hong Sang-soo, la vie ne se distingue pas du cinéma et que, quel qu'il soit, il sera toujours et à jamais documentaire. Toute vie est une continuité ; rien ne sert de trop ressasser, il faut avancer. Et puisque l'idéal ne saurait être, les reproductions ne seront qu'exutoires de nos regrets, de nos remords, de nos erreurs enfin lavées. La vie est faite de bévues, car la vie est un théâtre sans souffleurs. Reproduire est une manière de changer ce que l'on aurait voulu changer, ce que l'on aurait souhaité autrement. Quelle vie n'est pas torturée par ses erreurs ? Espérons alors que l'ordinaire ne soit qu'une illusion. Une grande illusion.

« Ça m'a donné matière à réfléchir » disait la première journaliste du premier segment sur le film qu'elle a vu avec l'actrice que nous venons de voir. Il nous faudrait toujours un texte à portée de main, comme un café ou une bière dans l'instance de nous permettre de faire mieux. D'incarner au mieux nos vies. On n'en a qu'une. C'est la terreur du devenir : nos regrettés dires encrés dans des oreilles qui à tout moment, comme une cartouche, peuvent fuir. Il y aura ainsi matière noircie à réfléchir.

PRESSE RÉGIONALE

CARLOTTA nouveautés

LE DAUPHINÉ libéré

EN LIGNE LE 14 OCTOBRE

Sortie ciné

Le Jour de son retour : minimalisme et patience pour un film sur le métier d'actrice

Le cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo signe un film modeste, presque confiné, sur le métier d'actrice, dans un dispositif très théâtral.

N.C. - Aujourd'hui à 10:00 | mis à jour aujourd'hui à 10:01 - Temps de lecture : 2 min



Park Miso et Song Sunmi. Photo DR

Une actrice dans la cinquantaine revient sous les projecteurs à la faveur d'un film indépendant. Elle avait tout quitté, le métier, les plateaux, la lumière. Puis divorcé. Elle a un chien, une fille qu'elle adore.

Le scénario de *Le Jour de son retour* imagine qu'elle parle de tout cela, de sa vie, de son passé, de son présent, comment elle a traversé le vide et comment elle voit les choses maintenant et pour après. Elle enchaîne trois interviews à trente minutes d'intervalle, s'efforce de répondre à des questions très personnelles, sur elle-même. Plus tard, son coach lui demande de rejouer ces entretiens. Mais sa mémoire s'effiloche. Fatiguée, elle veut rentrer. Sa fille l'attend.

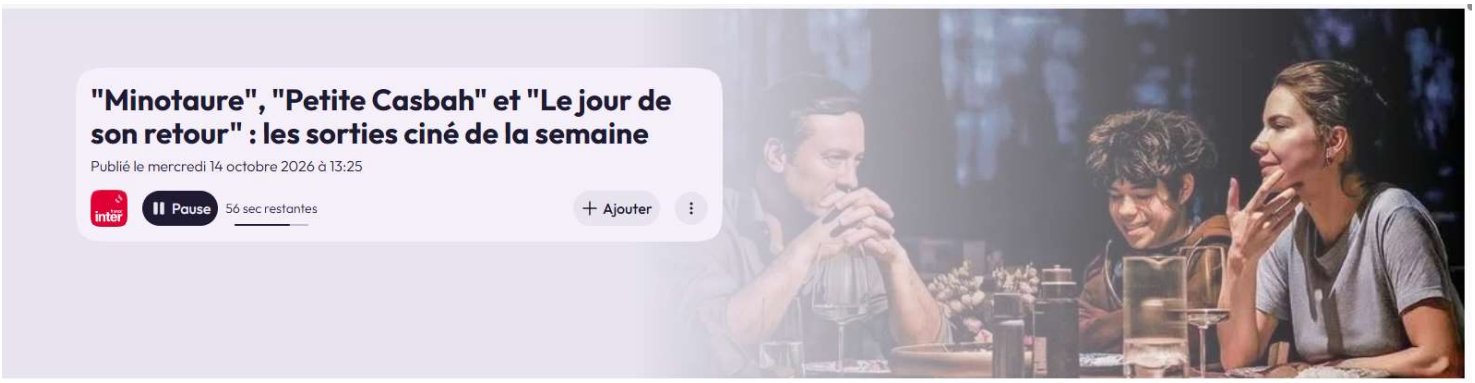
Le film tient sur cette proposition minimaliste, construite en plusieurs actes. Les trois premiers se déroulent en temps réel, dans un café : trois journalistes, toutes des jeunes femmes, interrogent la star sur son retour. Une image fixe, un seul axe de caméra, un plan-séquence sur l'entretien, avec ses hésitations, ses relances. Seul le visage de l'actrice qui parle d'elle et du cinéma est vu de face, même si légèrement de côté.

Il faut tendre l'oreille pour distinguer, au milieu des propos anodins, ceux importants qui parlent de la condition, de la solitude et du vieillissement de l'actrice. Hong Sang-soo force à observer, à être patient et attentif, à d'infinies variations et subtilités d'un cinéma d'épure, en noir et blanc.

Le Jour de son retour de Hong Sang-soo, en salles dès ce mercredi 14 octobre. Durée : 1 h 25

RADIOS

DIFFUSION LE 14 OCTOBRE



Provenant du podcast

Ciné mercredi

"Minotaure" est un drame conjugal mis en scène par Andreï Zviaguintsev, "Petite Casbah" est un film d'animation réalisé par Antoine Colomb et "Le jour de son retour", une comédie dramatique signée Hong Sang-soo

"Minotaure"

Ce film est reparti du dernier festival de Cannes avec le Grand prix du jury. au dernier festival de Cannes. Une récompense bien méritée, tant ce drame intime signé du Russe en exil Andreï Zviaguintsev s'affirme comme l'un des films les plus importants de notre année cinéma. Parler de la guerre en Ukraine en s'inspirant d'un polar de Claude Chabrol datant de 1969... c'est avec cette idée presque saugrenue que le génial Zviaguintsev revient au cinéma, 9 ans après "Faute d'amour". Le dissident russe reprend ici la trame de "La femme infidèle", avec Stéphane Audran et Michel Bouquet, en la transposant dans la Russie des années 2020. Quand Gleb, un riche industriel, découvre que son épouse le trompe, il décide de supprimer l'amant. Mais derrière ces scènes de la vie conjugale au sein de la grande bourgeoisie pro-Poutine, c'est bien des sanglants combats à la frontière ukrainienne dont parle avant tout "Minotaure". Car c'est le hors-champ qui est ici le plus important, le moins dérisoire, et c'est absolument magistral !

"Petite Casbah"

Les plus jeunes de nos auditeurs connaissent peut-être déjà la mini-série animée, diffusée il y a 2 ans sur France télé... Place maintenant à "Petite Casbah" en format long-métrage, et c'est tout aussi réjouissant. L'autrice Alice Zeniter signe le scénario et Antoine Colomb est à la mise en scène de ce récit d'aventures dans l'Algérie des années 50. La grande et la petite histoire s'entremêlent dans les rues sinueuses de la vieille-ville d'Alger, où une bande d'enfants aux origines diverses s'entraident pour tenter de sortir de prison Malek, le grand frère de l'intrépide Khadidja, qui vient d'arriver de sa Kabylie

"Le jour de son retour"

Le cinéaste sexagénaire Hong Sang-soo confirme ici son immense talent, et sa légendaire singularité... Après 12 ans loin des caméras, une grande actrice coréenne fait son come-back, et donne pour l'occasion quelques interviews, pour évoquer aussi bien sa carrière que sa vie privée. Voici le scénario concocté par le malicieux Coréen, qui nous propose donc ici d'assister à un "junket", c'est-à-dire à ce moment-clé et très minuté de la promo d'un film, lors duquel des journalistes se succèdent face à une célébrité. Malgré la modestie du dispositif, il se passe énormément de choses dans le cadre, avec une finesse d'écriture et d'interprétation délicieusement jouissive

SITES INTERNET

En ligne le 13 octobre 2026 - https://movierama.fr/le-jour-de-son-retour-comment-etre-heureux/



LE JOUR DE SON RETOUR : COMMENT ÊTRE HEUREUX

POULET POU · 13 OCTOBRE 2026

Une fois n'est pas coutume, racontons le pitch. Une actrice qui fut célèbre tente un comeback après une longue absence, en interprétant le rôle principal dans un petit film indé. La voici en tournée promo, pour trois entretiens face à des jeunes journalistes, venues l'une après l'autre la rencontrer dans un restaurant. Plus tard dans la journée, ces interviews — en réalité, des échanges à bâtons rompus plutôt que des questions/réponses — seront, au cours d'art dramatique où l'actrice s'est inscrite, prétexte à un exercice théâtral.

Évacuons le côté formel/méta du film. Générique à BO ténue à l'ukulélé, dont les cordes sont plus que probablement pincées par Hong Sang-soo himself. Habituelle image quasi fixe en N&B numérique — l'austérité de la mise en scène est telle que le moindre mouvement de caméra se fait remarquer — pour présenter plusieurs variations d'une même situation. Deux femmes causeront longuement, assises face à face à une table, avant d'être interrompues par la voix off du réalisateur du film. Il semble en effet que celui-ci tienne lieu d'attaché de presse, annonçant aux journalistes qu'il est temps de conclure.

Plans de coupe où l'actrice, étrangement accroupie sur le trottoir, fait une pause vape à l'extérieur. Clins d'œil à l'œuvre — qu'on peut qualifier d'immense — de HSS. L'intrigue minimale prenant pour cadre le milieu du cinéma, les conversations autour d'une table plus ou moins garnie — ici, plutôt moins —, les variations à partir d'un même motif sont des traditions hongiennes bien établies. Le titre international **The Day She Returns** évoque par ailleurs **The Day He Arrives**, 2011 — **Matins calmes à Séoul**, en VF. Les comédiens font partie de la famille — en tête, la magnétique Song Seon-mi, qui apparaissait dans **Matins calmes**, et dans bien d'autres.

> Rien n'est résolu, mais comme d'habitude chez HSS, ce bis bizarre rend plus nets les détails et rimes du film — délicats engrenages qui tournent longtemps dans la mémoire du spectateur.

Évacuons tout cela, que reste-t-il. Un étrange sentiment. C'est raccord avec la garniture de la table que nous évoquions précédemment, on se dit qu'on a là l'un des HSS les plus décharnés. Du reste, l'actrice indique à ses interlocutrices qu'elle est au régime. On s'interroge sur ce qui est dit pendant ces conversations. Est-ce du blabla de circonstance, est-ce que ça révèle, derrière le masque social, quelque chose de la vie intérieure des personnages. Le réalisateur, qui insiste hors-champ pour raccompagner au métro chaque journaliste, est-il un artiste attentionné et sensible — comme semble le décrire sa star —, ou un gros dégueulasse. En miroir, il est possible de soupçonner son espèce de double, la prof de théâtre aux méthodes pourtant louées par son élève, de charlatanisme. De même, la star elle-même est-elle sincère dans ses propos, ou bien confite dans son égocentrisme. Ou les deux en même temps. Étrange plan sur une poubelle, couchée comme un cercueil sur un terre-plein, qui apparaît à l'écran après que le personnage a quitté les lieux, conduit à son cours par son factotum dans une luxueuse BM.

Lors de l'exercice théâtral final — l'image, qui était nette au restaurant, devient alors floue —, l'actrice revient sur ce qu'elle a dit, parfois plusieurs fois, de plusieurs manières différentes, aux journalistes. C'est comme un approfondissement imparfait, un énième ressassement, où la contradiction est de mise, à la recherche de quelque chose — mais quoi. Comment être heureux, peut-être. Il est question d'une expérience mystique, que le personnage tente vainement d'évoquer — se rendant bien compte qu'il est impossible de la communiquer à autrui. Rien n'est résolu, mais comme d'habitude chez HSS, ce bis bizarre rend plus nets les détails et rimes du film — délicats engrenages qui tournent longtemps dans la mémoire du spectateur.



RÉALISATEUR : Hong Sang-soo
NATIONALITÉ : sud-coréenne
GENRE : drame
AVEC : Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso
DURÉE : 1h24
DISTRIBUTEUR : Carlotta Films
SORTIE LE 14 octobre 2026

Critikat

En ligne le 13 octobre 2026 - https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/le-jour-de-son-retour/





LE JOUR DE SON RETOUR

de Hong Sang-soo

VIE HORS CHAMP par Diogo Serafim

Le cinéma de Hong Sang-soo a souvent été rapproché de celui de Rohmer, même si ses films relèvent rarement, à proprement parler, du conte moral. Du moins jusqu'à sa période récente, où l'attention portée à la conduite des personnages accouche de considérations ouvertement éthiques. L'une d'elles revient de manière récurrente dans ses derniers films : il faudrait apprendre à *« voir les choses telles qu'elles sont »*. *Le Jour de son retour* en fait l'un de ses enjeux centraux : il s'agit de regarder le monde sans chercher immédiatement à l'interpréter. Ce refus herméneutique prend chez Hong une dimension directement spirituelle, quelque part entre le taoïsme et le bouddhisme, comme le suggère d'ailleurs l'une des journalistes interviewant le personnage principal. De *Juste sous vos yeux* à *Walk Up*, cette recherche de la clarté immanente accompagne un déplacement plus général : à la névrose masculine, au désir et à l'alcoolisme caractéristiques des figures hongiennes se substitue une expérience plus contemplative, voire un horizon de sérénité.

Le Jour de son retour présente une structure volontairement rigide : une actrice, de retour au travail après plusieurs années d'absence, donne trois interviews à la même table d'un restaurant. Chaque discussion est filmée depuis un point de vue unique ; seuls quelques zooms et panoramiques viennent modifier le cadre. La sobriété croissante du cinéma de Hong n'efface pas pour autant les traits caractéristiques de son esthétique, mais les agence autrement : il y a certes moins d'alcool, les hommes ridicules et coureurs de jupons passent davantage au second plan au profit de personnages féminins centraux, et les grands jeux de bifurcation narrative laissent place à des variations plus discrètes à l'intérieur d'un même dispositif. Mais son sens de l'humour demeure, et l'alcool, bien qu'en quantité plus mesurée, reste un catalyseur d'honnêteté et d'embarras. C'est précisément ce qui se joue dans les entretiens : dès que l'actrice commence à boire, sa parole se libère, jusqu'à laisser affleurer une forme de repentir.

RÉINTRODUCTION

La répétition, moteur central du cinéma de Hong, organise ici aussi bien la logique du film que ses détails. Les interviews se succèdent selon un dispositif presque identique, tandis que des éléments reviennent d'une scène à l'autre : certains sujets énoncés, la bière, le bruit de la cuisine qui interrompt les échanges aux mêmes moments, les rideaux que l'on ferme sur un extérieur surexposé parce que la protagoniste perd progressivement la vue (écho au flou de *in water* ou aux yeux ensanglantés d'*Au fil de l'eau*, film inédit de 2024 qui sortira bientôt en salle), ou encore la voix du réalisateur du film dans lequel joue l'actrice, présent lors des entretiens (mais maintenu hors du cadre), qui intervient à la fin de chacun d'eux. Ce dernier motif est aussi l'un des plus drôles : le cinéaste finit invariablement par flirter avec les journalistes (toutes des femmes), et va jusqu'à inviter la dernière à dîner. La figure de l'homme faillible qui occupait autrefois le centre du cinéma de Hong n'a donc pas disparu : il a juste été déplacé hors champ.

Mais plus encore que la répétition des entretiens, ce sont les intervalles les séparant qui donnent au film sa respiration. Après chaque rencontre, l'actrice sort fumer dans le jardin, comme si elle se libérait momentanément du poids de la parole. D'une séquence à l'autre, Hong la filme plus frontalement (d'abord de dos, puis de profil, et finalement de face), tandis qu'elle devient elle-même plus active, jusqu'à décider d'appeler l'une des journalistes pour lui demander de supprimer les passages les plus amers de son entretien, formulés sous l'influence de l'alcool. Cette dynamique se prolonge dans l'épilogue, lorsque l'actrice rejoue les interviews dans le cadre d'un cours de théâtre et modifie les réponses qu'elle aurait voulu formuler autrement. Le film retrouve ainsi, à une échelle réduite, le principe d'*Un jour avec, un jour sans*, en rejouant une situation pour tenter de trouver une issue plus juste. Si dans un film comme *Introduction* Hong semblait chercher le réel au sein de la représentation, il explore ici la possibilité de la mimèsis de réparer, au moins symboliquement, les fautes des personnages. Dans la dernière séquence, une amie propose à l'actrice d'aller boire une bière. Tout dans le visage de cette dernière indique qu'elle voudrait accepter, mais elle refuse finalement pour rentrer auprès de sa fille, qui constitue d'une certaine manière le cœur secret du film – la petite reste hors champ, mais c'est précisément vers elle que tout le film semble conduire. Telle est la morale du *Jour de son retour* : la vie excède toujours ce que l'image peut en saisir, même si c'est le cinéma qui nous permet, à chaque nouvelle itération, de mieux discerner ce qui compte réellement.

Slate

En ligne le 14 octobre 2026 - https://www.slate.fr/culture/sorties-cinema-minotaure-vit-encore-jour-retour-porte-dieux

CULTURE

À voir au cinéma: «Minotaure», «Qui vit encore», «Le Jour de son retour», «La Porte des dieux»

Totalement incommensurables les uns aux autres, les films d'Andreï Zviaguintsev, de Nicolas Wadimoff, de Hong Sang-soo et de Wang Tung disent ensemble la puissance du cinéma à rendre sensible aux tragédies contemporaines comme aux enjeux universels.

Temps de lecture: 10 minutes



Vu de l'extérieur, tout semble idéal à la table familiale dans la riche demeure de Gleb (Dmitri Mazourov), de Galina (Iris Lebedeva) et de leur fils (Boris Koudrine). Sauf que justement, il y a l'extérieur. | Les Films du Losange



Par Jean-Michel Frodon
13 octobre 2026 à 19h55 – Édité par Manon Michel

«Minotaure», d'Andreï Zviaguintsev

Ce fut un des titres phares de la dernière édition du Festival de Cannes, décidément très riche en propositions de qualité. Elle rend encore plus absurde l'attribution de la Palme d'or au détestable *Fjord*, quand ce film-ci aurait pu, comme plusieurs autres, prétendre à cette consécration. Du moins le Grand Prix du jury a-t-il signalé son importance.

Quelque part en Russie, près d'une grande ville de province. Une maison moderne, luxueuse, celle de Gleb (Dmitri Mazourov), patron prospère d'une entreprise de transport, de sa femme Galina (Iris Lebedeva) et de leur fils Serioja (Boris Koudrine). Ce pourrait être paradisiaque, mais il y a deux problèmes: Madame a un amant, et le président russe Vladimir Poutine vient de lancer l'«opération spéciale», nom officiel de l'invasion brutale de l'Ukraine, à la fin du mois de février 2022.

Le générique de fin viendra confirmer ce que tout cinéphile aura reconnu, un des fils directeurs de *Minotaure* s'inspire directement de *La Femme infidèle* (1969), film inoubliable de Claude Chabrol. Toutefois, loin de l'ambiance feutrée de la France bourgeoise montrée par le cinéaste tricolore, ce que fait et fera le mari en découvrant la relation de sa femme avec un autre homme s'inscrit dans un contexte qui modifie tout le film.

C'est l'histoire de Gleb, et c'est l'histoire d'une Russie en guerre, où le gouvernement impose que chaque entreprise envoie une partie de ses employés au front. Un pays où la corruption est omniprésente, modifiant les modalités d'un comportement privé, la jalousie, comme d'un environnement collectif, la participation à une guerre présentée comme existentielle pour la nation et bénie de Dieu.

> ↪ Sur le même sujet
>
> À voir au cinéma: «Le goût du vin de palme», «L'Espèce explosive», «Ton animal maternel»

Tandis qu'une part significative des habitants fuit le pays pour échapper à la conscription, tandis que les rues se couvrent d'affiches exaltant la victoire imminente et incitant à s'engager, le mari meurtri mène sa petite guerre, y compris avec des improvisations qui peuvent aussi faire écho à l'impréparation de l'armée russe ayant mené à des échecs cuisants au début de l'offensive.

Le savoir-faire impressionnant (parfois trop dans d'autres films) du réalisateur et coscénariste russe Andreï Zviaguintsev trouve dans ce cas toute sa pertinence pour

évoquer l'état de son pays soumis –et pour une grande part volontairement soumis– aux injonctions de son dirigeant suprême. Avec une grande habileté dans la conduite du récit, notamment quand l'envoi contraint de «volontaires» sur le front où ils se feront descendre en masse participe aussi de l'opération spéciale tout à fait privée que monte Gleb.



Volontaires ou pas, les habitants de la ville envoyés se battre sur le front ukrainien, chair à canon d'une folie à l'échelle collective que reflète la violence déclenchée par un mari jaloux. | Les Films du Losange/capture d'écran de la bande-annonce

Avec le scénario, mais surtout la mise en scène de *Minotaure*, le cinéaste en exil trouve comment mettre en scène ce qui est aussi une tragédie pour les Russes: la fuite en avant criminelle de Vladimir Poutine.

La froideur implacable de la réalisation est ici parfaitement à l'unisson des mécanismes qu'activent aussi bien la crise planétaire, notamment en Russie, déclenchée par l'agression du 24 février 2022, que les mécanismes mentaux d'un homme puissant qui se sent bafoué.

> «Le réalisateur compose un assemblage à bords coupants, travaillé en profondeur par la relation aux apparences matérialisée par les grandes baies vitrées de la luxueuse villa où vivent Gleb, Galina et Serioja.»

La comparaison entre les mises en scène de Chabrol et de Zviaguintsev est éclairante sur le gouffre qui sépare les deux films, mais surtout les deux manières d'être au monde qu'ils évoquent. Si l'un et l'autre traversent le moment brutal du meurtre, le premier en faisait une dissonance à la limite du grotesque dans l'atmosphère ouatée de ces notables installés dans un confort que rien, pas même le délire de jalousie, pas même le crime, ne peut entamer. Le réalisateur russe compose, pour sa part, un assemblage à bords coupants, travaillé en profondeur par la relation aux apparences matérialisée par les grandes baies vitrées de la luxueuse villa où vivent Gleb, Galina et Serioja.

Le travail sur les reflets active notamment ce jeu entre intérieur et extérieur, où la tendance à l'auto-protection égoïste et la volonté de s'afficher, l'illusion de l'entre-soi et les forces actives dans un dehors impossible à maîtriser participent des influx troubles qui irriguent le film.

Ces flux sont hétérogènes, mais se renforcent et s'éclairent. Ainsi, on pourrait à bon droit inscrire le machisme comme ressort commun au processus de l'impérialisme grand-russe et au crime privé ourdi par le mari. Mais il ne s'agit pas de comparaison, encore moins de métaphore.

Il s'agit d'une mise en tension entre deux crises incommensurables. Et donc de montage, au sens que ce mot a au cinéma, avec la puissance que libère le fait de rapprocher ainsi deux termes évidemment ni de même nature, ni de même ampleur.





Minotaure
D'Andreï Zviaguintsev
Avec Dmitri Mazourov, Iris Lebedeva, Boris Koudrine, Yuriy Zavalnyouk, Varvara Shmykova
Séances
Durée: 2h20
Sortie le 14 octobre 2026

«Qui vit encore» de Nicolas Wadimoff

Nous sommes à Gaza, dans un hangar en Afrique du Sud. Au sol peint en noir, des traits blancs figurent neuf emplacements dans un cadre qui correspond schématiquement à la forme de l'enclave martyre. Ces carrés figurent là où vivaient les cinq hommes et les quatre femmes qui, debout à l'endroit qui figure le domicile qu'ils ont dû fuir, racontent leur expérience.



Une vue d'ensemble du dispositif, graphique mais très situé, qui permet la compréhension et l'émotion que libère le film. | Una matina Films

Ces survivant(e)s qui ont pu atteindre un pays refuge, si loin de chez eux, entrecroisent leurs récits. Selon des parcours chaque fois singuliers, ceux-ci décrivent la terreur méthodique infligée par les Israéliens, et à ce titre *Qui vit encore* fait pendant à la narration des procédures génocidaires que décrit *Naza*.

Mais, autant que les récits eux-mêmes, ce sont les corps, les voix, les regards, la manière dont un geste s'esquisse et s'interrompt qui font la densité vive du nouveau film de Nicolas Wadimoff, ce cinéaste suisse auquel on devait déjà plusieurs films mémorables consacrés aux Palestiniens, dont *Asheen* et *L'Apollon de Gaza*.

> ↪ Sur le même sujet
>
> À voir au cinéma: «Naza», en salles deux jours seulement

Loin de la frontalité du documentaire de terrain, qui a aussi sa légitimité, le dispositif en partie abstrait (les traits au sol) et en partie ô combien concret (les personnes) permet un autre accès, à la fois émotionnel et réflexif, à ce qui a cours depuis trois ans –et encore aujourd'hui– en Palestine.

Ces neuf personnes étaient un musicien, une lycéenne, un entrepreneur, un dessinateur, une journaliste, une influenceuse… Ils et elles sont clairement issues des strates supérieures de la société gazaouie, ce qui a augmenté leurs chances de pouvoir s'échapper de l'enfer –il faut payer très cher pour sortir.

Leur origine et leur apparence font qu'ils et elles ne ressemblent pas à l'imagerie misérabiliste qui fait aussi partie de ce dans quoi on enferme les Palestiniens. Contingent, et clairement partiel, cet aspect fait aussi partie de ce que questionne le film.



Tous les autres protagonistes assemblés autour du musicien Feras Elshrafi, quand la musique, comme le cinéma, aide à mettre en commun des tragédies à la fois individuelles et partagées par tout un peuple. | Una matina Films.

Bien habillés, s'exprimant avec nuances et précision, ils incarnent, individuellement et collectivement, la volonté de *Qui vit encore* d'ouvrir aussi une perception plus complexe, moins déshumanisée de celles et ceux qui subissent encore la terreur meurtrière imposée par Israël.

Et c'est, y compris dans ce qu'elle peut avoir de déstabilisant pour des spectateurs même convaincus de la nécessité de résister à la domination des récits et des représentations sionistes, une des vertus singulières de ce film.

Ainsi Wadimoff apporte, de manière modeste mais nécessaire, une contribution au travail qu'accomplit en ce moment le cinéma pour déployer et reconfigurer les manières de comprendre et de ressentir, face à l'horreur en cours depuis si longtemps, et intensifiée à l'extrême depuis trois ans.





Qui vit encore
De Nicolas Wadimoff
Avec Ghada Alabdala, Hana Eleiwa, Haneen Hanara, Malak Khadra, Eman Shannan, Adel Altaweel
Séances
Durée: 1h54
Sortie le 14 octobre 2026

«Le Jour de son retour» de Hong Sang-soo

«Qu'avez-vous pensé du film?» demande l'actrice à la jeune femme visiblement embarrassée. De part et d'autre d'une table de café se déroule le rituel banal d'un entretien entre une comédienne et une journaliste. Celle-ci ne s'intéresse pas vraiment au film indépendant qu'interprète l'interviewée, Bae Jeon-su, qui fut une vedette populaire, puis s'était absentée des écrans durant douze ans.

Dans le beau noir et blanc finement tramé de nuances dont le cinéaste coréen est un orfèvre, circulent ces questions et réponses où, sous la courtoisie de rigueur et la convention du dispositif de l'interview, se devinent sous-entendus et regrets, intérêts divergents, pouvoir et solitude.



Qui sait à quel point les médias coréens ont été odieux avec l'actrice star Kim Min-hee après qu'elle ait abandonné une carrière glorieuse pour vivre et travailler avec cette figure radicale du cinéma d'auteur qu'est Hong Sang-soo, entend aisément dans les échanges entre celle que joue Song Sun-mi et ses intervieweuses les échos de la longue traque (toujours en cours) dont le couple a été la proie.

Car cet entretien est le premier des trois auquel se soumet l'actrice littéralement «sur le retour». Trois situations quasi-identiques, où les représentantes des médias posent quasiment les mêmes questions, auxquelles viennent des réponses similaires mais différentes.

Dans ces légers décalages se jouent la lassitude, la colère, l'acceptation des règles d'un jeu cruel ou son refus, en fait un immense ensemble de manières d'affronter une réalité médiatique, économique, psychique, sociétale, qui est loin de ne concerner que le monde du cinéma, ou que la Corée.

> «Le cinéaste pousse ici très loin ce dispositif non seulement en rejouant trois fois la même situation, mais en y ajoutant une mise à distance.»

Une des caractéristiques de longtemps repérée du cinéma de Hong Sang-soo concerne la répétition, qui permet la mise à jour de déplacements successifs autour d'un même motif, avec des effets souvent comiques, ou émouvants, toujours au fond teinté de la brutalité des rapports humains sous leurs divers vernis.

Le cinéaste pousse ici très loin ce dispositif non seulement en rejouant trois fois la même situation, mais en y ajoutant une mise à distance, lorsque l'actrice doit, au cours d'un atelier de travail avec une coach, essayer de rejouer ce qui s'est dit et produit dans les entretiens. Revécus, performés, discutés, des mêmes événements minuscules émergent d'autres affects, d'autres perceptions.

Hong Sang-soo est d'une prolixité qui ne se dément pas (après *Le Jour de son retour*, son 35e long métrage, présenté à Berlin en février, il a déjà terminé *Nowhere to Lay my Eyes*, découvert à Locarno) tandis qu'il travaille avec des dispositifs de tournage de plus en plus réduits (réalisateur, scénariste et producteur du film, il en est aussi le chef opérateur, le monteur et le musicien).

Prolixité et simplicité sont directement en phase avec la richesse subtile et la beauté troublante de ce film apparemment minimaliste, en fait d'une grande richesse de sens et d'émotions, sens et émotions qui circulent avec une liberté qui ne demande qu'à être partagée. Une sorte de bonheur.



Le Jour de son retour
De Hong Sang-soo
Avec Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso, Kim Sunjin, Oh Yunsun
Séances
Durée: 1h25
Sortie le 14 octobre 2026

«La Porte des dieux» de Wang Toon

Curieuse et réjouissante est d'abord la circulation entre chronique d'une fanfare de quartier de Taipei et observation de jeunes hommes aux franges du passage dans l'illégalité. D'abord déroutant, mais tout de suite chaleureux, ce film de 2002, inédit hors de Taïwan, est d'emblée situé dans plusieurs registres, et ce n'est qu'un début.

Cinéaste connu pour ses fresques historiques sur l'histoire de l'ile au 20e siècle, Wang Toon, souvent aussi appelé Wang Tung, se révèle ici capable de croquis sur le vif, d'attention amusée ou attendrie, d'écarts vers le film noir. Avec une énergie inhabituelle, il délaisse les évocation du passé pour prendre en charge ce qui était alors l'actualité, et résonne toujours aujourd'hui.



Les jeunes héros fauchés et désorientés, tentés par un cambriolage aux conséquences imprévisibles. | Contre-jour

Plus le film avance, autour de protagonistes nombreux dont on ne comprend que peu à peu ce qui les relie, plus s'élargit la palette des moyens cinématographiques mobilisés, avec une justesse et une énergie qui ne cessent de surprendre.

Du vol de l'objet sacré qui donne son titre au film à une virée touristique des vieux musiciens dans un New York de carte postale, de vigoureuses scènes de thriller à une étrange méditation sur ce qui fait la valeur, spirituelle et mercantile, d'objets de culte y compris reproduits à volonté par un artisanat de faussaires familiaux bons enfants, *La Porte des dieux* s'ouvre en permanence sur de nouvelles perspectives.

> ↪ Sur le même sujet
>
> À voir au cinéma: «Notre salut» ou le doux vertige de l'ignominie

Peu à peu, des personnages parfois brièvement rencontrés deviennent attachants, tandis que cette variante cinématographique du roman picaresque s'avère une heureuse façon d'évoquer le basculement de l'île dans une ère de mondialisation et de compétition économique débridée, aux effets multiples, souvent mais pas toujours dramatiques.

Peu à peu, des personnages parfois brièvement rencontrés deviennent attachants, tandis que cette variante cinématographique du roman picaresque s'avère une heureuse façon d'évoquer le basculement de l'île dans une ère de mondialisation et de compétition économique débridée, aux effets multiples, souvent mais pas toujours dramatiques.

Les spectateurs familiers du cinéma de Tsai Ming-liang retrouverons avec plaisir l'acteur de tous ses films, Lee Kang-sheng, dans un rôle très différent de ceux tenus chez le réalisateur de *Vive l'amour.* Mais ce sont tous les interprètes qui impressionnent, par une forme de présence à la fois très physique et rompue au typage des mélodrames et des films de gangsters qu'ils ont joué par dizaines. Cet assemblage instable s'avère ici particulièrement fécond.





La Porte des dieux
De Wang Toon
Avec Shen Ying, Lee Kang-sheng, Wen Ying, Ye Quan-zhen, Ke Yi-zheng, Zhang Rui-zhe
Séances
Durée: 2h12
Sortie le 14 octobre 2026

Post-scriptum: misérables «Misérables»

L'usage veut que soit systématiquement privilégiés dans mes critiques pour *Slate* les films que je souhaite mettre en valeur, laissant dans l'ombre ceux que je n'aime pas. Mais il ne s'agit pas ici de ne pas aimer, il s'agit, face à la déferlante promotionnelle, de dire clairement que la version 2026 des *Misérables* est une trahison.

Pas seulement une trahison du livre de Victor Hugo, les adaptations au cinéma ont le droit de s'accorder toutes les libertés, y compris celles que prit Ladj Ly en s'appropriant le titre. Une trahison de tout ce qu'incarne, dans l'histoire politique et sociale de ce pays, le roman de 1862, une trahison des raisons pour lesquels deux millions de Français suivirent le cercueil du père Hugo en 1885.

Avoir ainsi ramené ce grand œuvre à une tambouille psycho-sentimentale et familialiste centrée sur le trauma du flic Javert défait la place que le livre a occupé dans la construction de ce qu'on appellera, faute de mieux, la psyché nationale dans ce qu'elle a pu avoir de meilleur.

Aussi différentes et inégales soient-elles, les quelques douze précédentes adaptations par des réalisateurs français, de Capellani à Lelouch, avec notamment Harry Baur, Jean Gabin, Lino Ventura ou Jean-Paul Belmondo en Valjean, participaient aussi de cet imaginaire collectif. Alors que la tâcheronnerie bâclée de numérique hideux et de passages en force perpétrée par Fred Cavayé est un mauvais coup, tout à fait dans l'air du temps. Ce mois-ci, Gavroche est peut-être aux abords d'un lycée en grève, mais sûrement pas sur les grands écrans.

En savoir plus

Culture cinéma bande de Gaza Russie Corée du Sud Taïwan

LE BLEU DU MIROIR

En ligne le 13 octobre 2026 - https://www.lebleudumiroir.fr/critique-le-jour-de-son-retour/



LE JOUR DE SON RETOUR

Suite à son récent divorce, une grande actrice coréenne retourne sur le devant de la scène douze ans après sa dernière apparition à l'écran. À l'occasion de la sortie du film, elle s'entretient successivement avec trois jeunes journalistes venues l'interroger sur son nouveau projet, mais aussi sur sa vie personnelle et les raisons de sa séparation…

CRITIQUE DU FILM

Auteur prestigieux, habitué des prix en festival, Hong Sang-soo n'a pourtant jamais dépassé une certaine sphère cinéphile relativement restreinte en termes de popularité, faisant de lui un cinéaste au statut paradoxal. ***Le Jour de son retour***, son dernier film en date à sortir en France, s'amuse de cette position particulière en la décalquant et en la déformant à travers le personnage d'une actrice, Bae Jeongsu, qui assure la promotion de son nouveau film.

Mais si le film visait une imitation plus fidèle de la persona de son cinéaste, il aurait remplacé le « Le » de son titre par un « Un ». La périodicité dans laquelle Hong Sang-soo s'est installé, signant entre un et deux films par an, ne laisse que peu de place au sentiment d'absence ou de manque. Tout le contraire de sa protagoniste, une actrice incarnée par Seon-mi Song, qui effectue son grand retour après une dizaine d'années d'absence des plateaux de tournage.

Dans un minimalisme caractéristique du cinéma de Hong Sang-soo, ce retour est célébré lors d'une simple journée de presse, dans un petit café où trois journalistes se succèdent face à l'actrice. Les entretiens, filmés rigoureusement de la même manière (plan fixe moyen de trois quarts de profil), épousent la forme répétitive et rigide des junkets, ces entretiens à la chaîne où les « talents » répondent aux questions de la presse.



Dans le dernier quart du film, la comédienne se rend à un cours où elle devra rejouer ces trois entretiens et en produire une synthèse. Cette reproduction est assez touchante dans ce qu'elle raconte des intentions de son cinéaste, qui crée des films aussi proches les uns des autres : la diversité des dispositifs formels ne fait pas oublier la récurrence des motifs narratifs. Dans son précédent long métrage, *Ce que cette nature te dit*, plus les personnages répétaient les mêmes actions, les mêmes paroles, plus celles-ci semblaient pathétiques. *Le Jour de son retour* opère un renversement total de ce phénomène puisque, ici, le dispositif vise à montrer une recherche de clarté et de contrôle de son récit.

Si la répétition des interviews fait évidemment écho aux variations au sein de l'œuvre de Hong Sang-soo, ce procédé artistique, aussi prégnant soit-il, est critiqué non pas à travers la parole, mais dans les interstices du récit. Entre chaque entretien, lors des intermèdes, Bae Jeongsu fume en solitaire. Si la création artistique obsessionnelle est animée par un désir incompressible d'atteindre une vérité cachée, elle se fait au prix d'un isolement du monde.

BANDE-ANNONCE



14 octobre 2026 – De Hong Sang-soo

Avec Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso

En ligne le 12 octobre 2026 - https://paricilescinephiles.com/le-jour-de-son-retour-avis/

Le Jour de son retour : avis

par François Verstraete | 12 10, 26 | Cinéma, Critique, Vedette du jour | 0 commentaire



Une actrice accorde trois entretiens à l'occasion de son retour sur le devant de la scène. Peu après, elle se prête à un exercice d'entraînement, visant à les reconstituer… mais elle peine à se souvenir de ce qui a été dit.

Contrairement à de nombreux confrères engagés dans la lutte politique, Hong-Sang-Soo préfère sonder les âmes du quotidien, réduisant à leur plus simple expression, les interrogations élémentaires concernant l'absence de sens, l'amour, le regret. Certains jugent son œuvre vaine, insipide et ne comprennent pas, de fait, son importance au milieu d'une industrie qui a formaté non seulement les superproductions, mais aussi les travaux d'auteurs, dénués souvent du moindre talent. On excuse la vacuité de la forme par la portée toute relative du sujet. Déplorable, d'autant plus que cette maîtrise arborée par Hong Sang-Soo est boudée en majorité par le public.

Pourtant, il continue sa rêverie solitaire, envers et contre tous, lui qui a été banni par les studios en raison de sa relation extraconjugale, une hérésie dans une Corée du Sud encore ancrée dans le puritanisme. Néanmoins, cette mise à l'écart a libéré sa créativité et d'une certaine manière, grâce à une économie de moyens, il ne se cesse de se réinventer, film après film. **Si son regard mélancolique, imprégné de l'héritage d'Ozu et de Rohmer persiste, son approche fluctue en fonction des besoins d'un récit souvent minimaliste, mais jamais simpliste.**



L'élève et l'enseignante

De véritables trésors d'imagination se nichent dans un art aride, limpide et poétique. Et si ce cinéaste singulier égare parfois le spectateur à cause de cette austérité patente, il parvient à capter encore et encore son attention à l'aide de cette simplicité palpable frisant l'insignifiance, à même de générer une émotion crédible. Les larmes finales d'***Hotel by the River*** en témoignent. Cette étrangeté anime son dernier-né, ***Le Jour de son retour*** et confirme que ***La Voyageuse*** ne constituait qu'un léger passage à vide.

L'anti Rashomon ?

Le Jour de son retour s'ouvre sur un lieu familier de l'univers d'Hong Sang-Soo ; il s'attarde sur une brasserie quasi déserte, accessible uniquement à un réalisateur, une actrice et une journaliste ; une place idéale pour accueillir une conférence de presse privée. Attablées devant leur tasse, les deux femmes s'entretiennent autour de la reprise d'activité de la comédienne après des années d'absence. Cadrage parfait à l'appui et photographie noir et blanc soignée soutiennent le premier plan séquence, spécialité du metteur en scène. Questions et réponses affluent, au contenu a priori anodin. On ignore exactement dans quelle direction Hong-Sang-Soo oriente son ensemble. Une habitude.



Et pour un entretien de plus

S'ensuivent alors deux séquences quasi similaires. Deux autres journalistes interrogent tour à tour l'interprète d'un long-métrage qu'elles n'ont peut-être pas compris. Les banalités sont encore échangées. Trois entretiens articulés autour d'un seul et même axe et trois points de vue différents, pas forcément masqués. Hong-Sang Soo modifie subtilement les attitudes pour mieux désarçonner et surprendre. La réplique « on cherche une signification à quelque chose qui n'en a aucune » revêt alors toute son importance. **À travers ces trois moments enjoués et intimes, le cinéaste revisite *Rashomon*, ou accouche d'un pastiche du dispositif cher à Akira Kurosawa.**

La vérité ici se trouve bel et bien ailleurs, dans les détails surtout. Le thé ou le café est remplacé peu à peu par l'alcool, festif chez Hong-Sang Soo autrefois. Le personnage campé par Seong Seon-mi altère sa prise de position, voire ses aveux au fur et à mesure. Le film qu'elle promeut n'importe plus, pas autant que ce qu'elle dégage, au fil des minutes ou des heures. Hong Sang-Soo s'amuse et on s'amuse avec lui ; il tire les ficelles d'une narration rythmée selon les besoins de ses caprices.



Relire son texte

Les soubresauts du temps

Ce numéro d'équilibriste n'est point nouveau pour lui qui affecte tant jouer avec le temps, avec un mode opératoire similaire à celui de Yasujiro Ozu. Les sons et les actions anodins articulent le récit, sans même que l'on y prête attention. Ainsi on pourrait croire que les bruits émanant sans doute des préparations de l'équipe de restauration ne sont point raccord avec le long-métrage. **Pourtant, ils indiquent les minutes et heures qui s'écoulent, tout en ancrant les protagonistes dans un environnement tangible, pendant que journaliste et comédienne palabrent.**

Hong Sang-Soo déstructure son ensemble avec habileté en alternant moments filmés en temps réel et pauses poétiques tournées le plus souvent en extérieur. Par ce procédé, il déroute le spectateur, prisonnier d'une fausse boucle, qui sera rompue à l'aide d'un dernier chapitre censé l'extirper d'une atmosphère étrange, presque fantastique. Tout se reproduit plus ou moins à l'identique afin de donner les éléments indispensables à une ultime répétition, durant laquelle les bribes de vérité, ou plutôt d'authenticité seront rapportées.



Café et cigarettes

La quête de l’authentique… ou de l’idéal

Hong Sang-Soo ne place plus l’artiste au centre des festivités et s’affranchirait presque de cette amertume qui l’habitait depuis quelques années déjà. Point de remords pour son héroïne, jusque quelques explications et une volonté de renaître de ses cendres. Chaque réponse émise pendant ses différents entretiens suscite chez elle une introspection en bonne et due forme, de s’interroger sur les raisons de son retrait et sur sa légitimité… ou sur la légitimité de ces discussions. **Un soupçon d’ironie se dissimule lors de ces rencontres.**

Le réalisateur souligne l’absence d’attention et de capacité d’analyse des intervenants, voire leur dédain. À l’opposé de cette échelle de valeurs se situent deux actrices se prêtant à un fascinant dialogue, retraçant le vécu du personnage incarné par Seong Seon-mi durant la journée. La confusion se mêle à des faits pourtant frais. Un souvenir idéal entrelace d’autres, plus authentiques, et suggère une expérience souhaitée ou rêvée. ***Le Jour de son retour*** éblouit par cette grâce évanescente propre à la démarche du réalisateur.

Sans être un ajout majeur à l’édifice conséquent du Sud-Coréen, ce long-métrage se distingue par la position adoptée, nouvelle non pas dans la carrière ou le regard, mais plutôt dans l’humeur d’un instant précieux, conforme à une conclusion offrant de vastes possibilités. Une éclaircie douce-amère sur le monde en somme. Quant à Hong Sang-Soo, il s'impose un peu plus comme le maître de la variation.

Film sud-coréen d’Hong Sang-Soo avec Seong Seon-mi, Cho Yuh-hee, Park Mi-so. Durée 1h24. Sortie le 14 octobre 2026

François Verstraete

Share this content:

Le Polyester

En ligne le 13 octobre 2026 - https://lepolyester.com/critique-the-day-she-returns/

Critique : Le Jour de son retour

Publié le 13 octobre 2026



Elle vient de terminer le tournage d'un film indépendant et doit maintenant donner trois interviews à ce sujet. Ensuite, lors de son cours de théâtre, son professeur lui demande de rejouer les interviews. Mais, pour une raison quelconque, elle est incapable de s'en souvenir.



Le Jour de son retour
Corée du sud, 2026
De Hong Sangsoo

Durée : 1h24

Sortie : 14/10/2026

Note : ★★★★☆☆

UN FILM PARLÉ

Dans sa structure, dans ses prises de vue, **Le Jour de son retour** est certainement l'un des films les plus épurés de Hong Sangsoo. Comme d'habitude, la retenue et la soustraction chez le cinéaste finissent par ouvrir la porte du vertige et du trouble. Mais faut-il voir si loin ? L'héroïne du film, Bae Jeongsu, actrice, prévient : « *On essaie de donner du sens aux choses les plus petites* ». Il y a tellement d'interprétations à donner du monde que cela en devient une source d'anxiété. Dans **Le Jour de son retour**, Bae Jeongsu donne des interviews à des journalistes, l'une après l'autre. Cela ne ressemble jamais vraiment à des interviews, plutôt des discussions entre vagues connaissances. Parfois, c'est l'interviewée qui pose les questions. On essaie d'y examiner « *les choses comme elles sont* ».

Mais la communication verbale est toujours une épreuve. On l'avoue : « *les journalistes ne savent pas s'exprimer à l'oral, il vaut mieux écrire* ». L'actrice s'excuse (« *Je pense que j'en ai trop dit* », en n'ayant pas dit grand chose), revient sur ce qu'elle a dit de peur d'être incomprise. « *Ce n'était rien* », minimise t-on après s'être laissée aller à un moment de vulnérabilité. L'actrice et les différentes journalistes sont plongées dans le dispositif le plus nu, dans le décor le plus accueillant, mais de toute façon communiquer semble être une illusion. « *Je ne sais pas trop ce que le film veut dire* », confesse même une journaliste qui ne sait comment exprimer ses sentiments vis-à-vis de l'actrice et du long métrage pour lequel elle l'interviewe.

Ces blocs d'entretiens durent une vingtaine de minutes chacun. Filmée de manière identique, chaque rencontre a l'air d'être la même, chaque rencontre est différente. Cela pourrait être propice à une philosophie de comptoir, ce qu'évite Hong Sangsoo avec la grâce qu'on lui connaît. On tâtonne, on finit par picoler – *« la vie est ennuyeuse, c'est si réconfortant de boire »*. Est-ce l'ivresse qui donne une impression de déjà vu ? Lors d'un dernier segment qui brise l'unité, une mise en abyme vient troubler encore un peu plus ce qu'on a vu jusque-là. Cette partie nous semble néanmoins plus laborieuse, malgré le curieux sentiment d'angoisse qui en émane – avec son flou gris qui évoquerait presque un imaginaire de film d'horreur.

Au fil des interviews, Bae Jeongsu semble se déconstruire et se reconstruire. C'est la même femme, jamais complètement la même, et ce triptyque peut évoquer le souvenir du formidable **Maria Schneider 1983** d'Elisabeth Subrin, dans lequel trois actrices rejouaient chacune la même interview. N'y a-t-il qu'une Bae Jeongsu, ou plusieurs selon les interlocutrices ? L'actrice se livre en même temps qu'elle se met en scène. *« Que faites-vous de vos jours ? »* lui demande t-on. *« J'observe mon esprit au travail »*.

| Suivez Le Polyester sur Bluesky et Instagram ! |

par Nicolas Bardot



Partagez cet article

En ligne le 14 octobre 2026 - https://www.iletaitunefoislecinema.com/le-jour-de-son-retour/



★★★★★

Titre original : Geunyeoga doraon nal

Réalisateur : Hong Sangsoo

Acteurs : Cho Yunhee, Ha Seongguk, Kim Sunjin, Park Miso, Song Sunmi

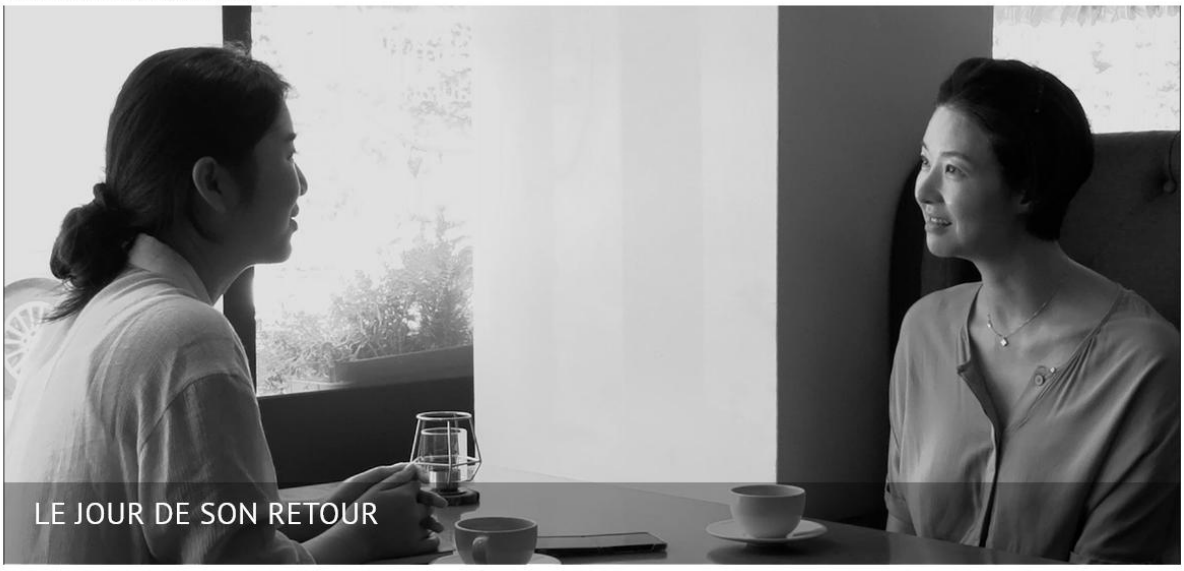
Année : 2026

Genre : Drame

Pays : Corée du sud

Durée : 84 mn

Partager:



Article écrit par Alexis Leroy

Itération d'une actrice

Suite à son divorce, une grande actrice coréenne retourne sur le devant de la scène, 12 ans après sa dernière apparition à l'écran. À l'occasion de la sortie du film, elle s'entretient avec plusieurs jeunes journalistes venues l'interroger sur son nouveau projet, mais aussi sur sa vie personnelle et les raisons de sa séparation.



Depuis une quinzaine d'années, le réalisateur Hong Sangsoo explore inlassablement les possibilités offertes par la caméra numérique, tout en développant des variations thématiques pour le plus grand plaisir de ses aficionados. Son trente-quatrième long-métrage, *Le Jour de son retour,* nous expose le retour sur le devant de la scène d'une actrice par l'entremise d'une structure en cinq temps, en cinq actes, telle une pièce classique au dénouement surprenant. Les trois premières parties consistent en des entretiens au cours desquelles la protagoniste converse avec de jeunes journalistes, davantage sur ses émotions, son passé (divorce, maternité, santé, voire alcoolisme), son expérience de comédienne, que sur le film auquel elle vient de participer. Et ce, avec des dialogues présentant souvent des similitudes, donnant au spectateur une impression d'itération et de vacuité. L'avant-dernière partie (la plus brève) se résume en la préparation d'une lecture d'un texte écrit par l'actrice à la suite des entretiens (et les synthétisant) en compagnie d'une metteuse en scène, le dernier mouvement nous présentant deux actrices lisant ledit texte, l'une interprétant une journaliste, et l'autre l'actrice tantôt interrogée.



Les trois premières séquences, entrecoupées de transitions en scènes extérieures faisant office de pauses ou de transitions, suivent le même dispositif filmique : des plans-séquence, en intérieur, en plan fixe, dans le même décor (un café), selon un axe identique. Un filmage que les détracteurs du cinéaste coréen pourraient qualifier d'austère, mais qui, relié aux deux actes suivants, trouve son sens dans le dernier chapitre du long-métrage, riche en interprétations.

Outre l'évidente métatextualité de l'ensemble, la redondance dans la structure narrative et formelle apporte une nouveauté dans la reprise des motifs de prédilection du cinéaste (la répétition, les rencontres, le jeu avec la réalité, des personnages omniprésents et d'autres situés hors-champ, la boisson) : Hong Sangsoo place son film entre cinéma et théâtre, entre réel et fiction, entre interview et questionnement sur l'art de l'actrice. Chaque acte semble une reprise modifiée du précédent, tel une éternelle répétition ou remise en question de l'interprétation de la protagoniste. Sans omettre l'aspect profondément cathartique de cette comédienne sur le retour, à la volonté résiliente de recouvrer son talent initial face à une nouvelle tendance du cinéma.



Saluons sans modération l'interprétation sensible de Song Sumni qui incarne cette actrice aux réponses spontanées et empathiques, en recherche d'une sérénité personnelle, mais dont la quête spirituelle n'exclut aucunement le petit plaisir d'une bière allemande. Saluons également la qualité globale déployée dans ce long-métrage par le réalisateur-monteur-directeur de la photographie-scénariste- cadreur- compositeur- producteur du *one man band* Hong Sangsoo.

DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE —

En ligne le 14 octobre 2026 - https://diacritik.com/2026/10/14/terrain-vague-83-fantomes-revenants-et-mesures-doubli/

Christian Rosset / 14 octobre 2026 / BD, Terrain vague

Terrain vague *(83)* – Fantômes, revenants et mesures d'oubli



Photo © Christian Rosset

1er octobre 2026. C'est inévitable : quand un moment de pause se profile, une pile de livres, lus pour la plupart (probablement mal pour certains, mais cependant un peu plus que survolés) et non encore commentés, nous fait des signes afin qu'aucun d'entre eux ne soit oublié.

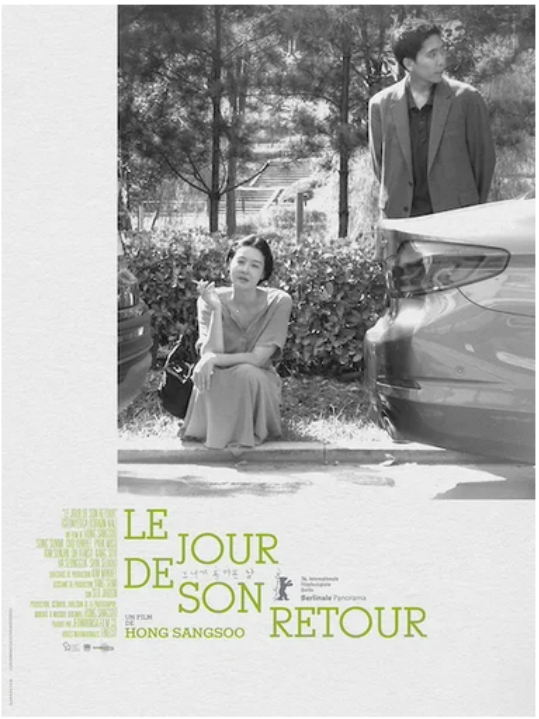
Même si cette pile est composée de plus de quarante ouvrages, nul ne le sera, du moins dans un premier temps – la mémoire ne cessant d'engranger ce qui surgit au Terrain vague, espace mélancolique irrigué par l'enfance, mais où la nostalgie n'a pas cours, entraînant la main à tracer quelques mots dès qu'un peu de papier est à portée. Un journal de lecture ne peut qu'être lacunaire ; et au moment de se mettre au travail, on a conscience que ce qui engage le corps en son entier disparaitra de la même manière que ce qui n'a pu être déposé noir sur blanc [*En aparté*. Il convient bien entendu de prendre ce genre de remarque avec humour ; et de ne surtout pas en faire une assertion, même si sa justesse se trouve un jour ou l'autre avérée.]

Ce matin, je retombe sur une note griffonnée à la hâte le 26 septembre alors qu'on était en plein débat – au sujet de quoi déjà ? La voici : « Un style commence à s'affirmer à force d'accumuler des fautes de copie. Le plagiat est nécessaire, mais encore faut-il le rater. Et la fois suivante, rater mieux. Ce qui fait que l'IA, incapable de commettre des fautes, car dénuée d'inconscient, n'est en rien utile à la création. Ou si peu… Et si l'on s'en sert, il ne faut pas le cacher, plutôt en profiter pour faire des cut-ups avec le résultat, pris comme un ready-made, ou déconstruire cette matière, par jeu et pour, à nouveau, accumuler les fautes de copie… » Rien de neuf sous le soleil, mais le rappeler n'est peut-être pas du temps perdu.

1. Avant de tirer de cette pile quelques livres en attente (disons huit, auxquels pourra se greffer à la dernière minute un neuvième plus ou moins imprévu), je tente de me remémorer ce qui reste gravé en moi de la première projection de presse du dernier film de Hong Sangsoo, *Le Jour de son retour*, qui a eu lieu le 3 septembre. Je suis depuis des années le parcours de ce cinéaste coréen, griffonnant quelques notes à chaque sortie d'un de ses longs métrages (en salle ou en vidéo), sans jamais porter le moindre jugement susceptible de hiérarchiser cette filmographie que j'ai toujours pensée comme formant un tout indissociable (on en est à combien d'opus aujourd'hui ? 34 ? Ou 35, si on compte *Nowhere to Lay My Eyes*, présenté cet été à Locarno, mais encore inédit en France).

Le cinéaste épurant toujours davantage son cinéma, quiconque prétend en rendre compte devrait faire de même, et d'autant plus s'il ou elle se sent attaché à cet univers singulier par des affinités secrètes (ce qui n'empêche pas de prendre ponctuellement distance, mais sans que la force de cet attachement ne s'affaiblisse). Comment – et cette fois plus que jamais – ne pas se retenir de garder le silence ? Un silence volontiers laudateur, hanté par nombre de sensations, d'émotions, de réflexions, d'indices, parfois discrets, parfois explicites – tout dans ce nouvel opus étant, une fois encore, précisément écrit –, mais en conscience que cette épure formelle mise en œuvre en rend la lecture très ouverte.

Le Jour de son retour sort au cinéma ce 7 octobre : belle incitation à reprendre le fil d'échanges jamais interrompus avec son auteur. Mais nous ne le faisons qu'après avoir revu en vidéo son film précédent, *Ce que cette nature te dit*, nettement moins « minimaliste », même si tout en retenue, afin de saisir leurs différences (usage ou non de la couleur, nombre de plans, cadrages, montage…) qui participent aussi à la signature du cinéaste qui, en dehors de la prise de son, cumule les postes (scénario, réalisation, photographie, montage et musique) – la direction de production étant, depuis quelques années, assurée par Kim Minhee, par ailleurs actrice principale de *Nowhere to Lay My Eyes*.



D'une durée de 85 minutes (soit 23' de moins que *Ce que cette nature te dit* et 22' de plus qu'*In water*), *Le Jour de son retour*, où l'on

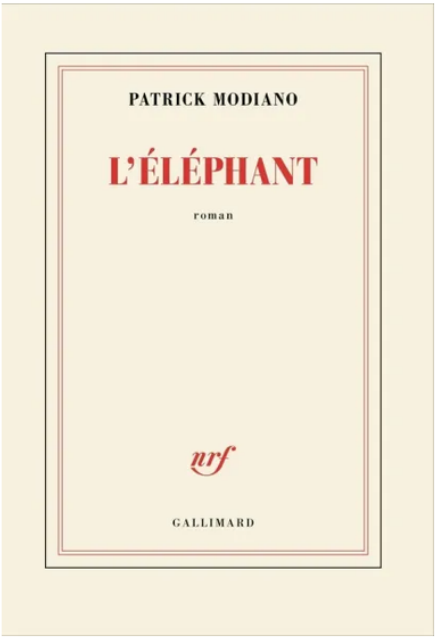
redécouvre plusieurs figures familières – ce cinéma nécessitant le concours d'admirables comédien(ne)s –, est en noir et blanc. Composé d'assez peu de plans, dont plusieurs longs plans séquences cadrés de manière identique, il joue plus que jamais avec l'idée de variation, s'aventurant parfois à la limite de la répétition, mais au sens « théâtral », quand il faut rejouer une scène avec fidélité, mais sans reproduire à la lettre ce qui a eu lieu les fois précédentes. Donnons, pour information, le « pitch » que nous a fait passer le distributeur, Carlotta Films : « Suite à son divorce, une grande actrice coréenne retourne sur le devant de la scène, 12 ans après sa dernière apparition à l'écran. À l'occasion de la sortie du film, elle s'entretient avec plusieurs jeunes journalistes venues l'interroger sur son nouveau projet, mais aussi sur sa vie personnelle et les raisons de sa séparation. » La frontière entre ce qui peut s'apparenter à une forme d'aveu et ce qui relève d'une interprétation distanciée est sans cesse interrogée, de manière souvent souterraine. Il est donc nécessaire de faire travailler sa mémoire, si l'on veut apprécier avec justesse les infimes déplacements qui dynamisent ce qui pourrait aussi passer pour une forme de « critique de l'interview » à laquelle je suis sensible, ayant longtemps exercé cette activité à la radio : un exercice parfois vain, mais aussi éclairant s'il avance, de reprise en reprise, mettant à nu diverses contradictions qui ne sont jamais de l'ordre de la confession, mais bien plutôt quelque chose à déchiffrer, qui résiste aux interprétations trop immédiates. *Le Jour de son retour* est un portrait d'actrice, cette dernière devant être regardée à travers un miroir à plusieurs faces – trois de préférence –, avant de reprendre le chemin de la scène. C'est d'une bouleversante simplicité ; autrement dit, d'une complexité manifeste. En parler davantage supposerait en avoir fait plusieurs lectures, ce qui se réalisera bientôt (mais en ce début octobre où j'écris ces notes, je n'en suis qu'à une).



Hong Sangsoo, Le Jour de son retour, Oh Yunsu et Song Sunmi © 2026 Jeonwonsa Film Co.

2 & 3 octobre. Lu *L'Éléphant* de Patrick Modiano, acquis mécaniquement dans la maison de la presse de ma petite ville de banlieue (il est là, je m'en saisis et passe à la caisse), avant de rejoindre le colloque Jean-Pierre Faye à l'IMEC, sous un soleil plus lumineux qu'écrasant. 90 pages de texte, avec l'équivalent, au total, de 26 ou 27 pages de blanc (sans qu'aucune d'entre elles ne soit entièrement blanche) – ce qui nous fait, disons, 63 pages (2 x 31 + 1) de 31 lignes chacune, si on ne compte pas les surfaces dépourvues de signes typographiques. J'imagine que c'est pur hasard, mais le relever m'enchante – comme ce petit livre m'a enchanté. [*En aparté*. Les romans de Modiano, on en oublie en grande partie la trame narrative après lecture. Ça participe à leur charme. Puis ils nous reviennent à l'esprit de manière plutôt effilochée. Ils insistent. Ce qui fait qu'on les relit volontiers pour relancer certains moods, certaines harmonies, certains rythmes, certaines syncopes, auxquels nous tenons plus que tout. Ils nous projettent « loin, très loin dans l'avenir », à la mesure de cette forme, une fois encore, d'oubli, dont nous avons intensément besoin.]

Ce « nouveau » roman, je l'ouvre en découvrant cet incipit : « Depuis quand Van Walle avait-il l'impression que le monde ne lui apparaissait plus qu'à travers une vitre ? » ; et le referme, comme toujours, avec quelques fantômes en tête, ou plutôt quelques *revenants*. Ce qui contribue le plus à cet enchantement (ou envoutement, si l'on préfère), inévitablement mélancolique, ce sont ces retours (le personnage surnommé « l'éléphant », quasi-double par la taille, mais un peu trop gros, de l'auteur, nous informe qu'un « des rares livres de philosophie qu'il avait lu » était « l'éternel retour du même »). Seuls les obsessionnels arrivent à retenir à ce point notre attention, d'autant plus s'ils sont experts es-variations – et peu importe qu'ils ne soient pas férus de mathématique (« l'éléphant » n'ayant pu faire médecine parce qu'il a passé un bac latin-grec, alors qu'il aurait fallu choisir maths). Et quand, vieillissant, ces obsessionnels vont vers l'épure, comme Hong Sangsoo, ou bien avant lui Stravinsky (ne parlons pas de Beckett), c'est encore mieux.

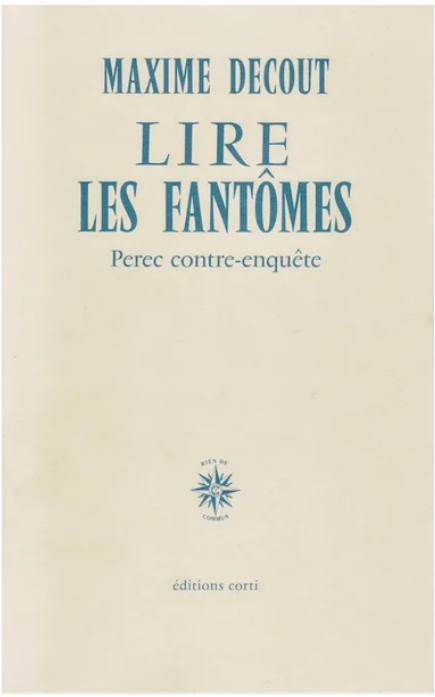


On ne rapportera rien de l'histoire ici racontée – d'autant plus qu'on la connaît déjà, même si en réalité on en ignore à peu près tout, tant elle résonne avec les récits antérieurs de Modiano. Ce qui fait qu'on est loin, en effet, d'en avoir fini avec celui qui écrit page 81 de *L'Éléphant* : « Un homme de lettres de quatre-vingt ans qu'il avait rencontré dans sa jeunesse lui avait confié qu'il voulait abandonner le roman : au bout de quelques pages, il perdait le fil de ce qu'il avait rédigé précédemment et répétait les mêmes mots et les mêmes scènes sans en avoir conscience. Pour le rassurer, Van Walle [« l'éléphant »] lui avait dit que cela n'avait aucune importance. Au contraire, cette allure titubante donnerait plus de relief à ses romans. Le lecteur serait sûrement sensible à ce mouvement mystérieux, entre la mémoire et l'amnésie. »

2.

Avant de passer à la constellation de huit livres prévue, je calcule combien de signes (espaces comprises) je dispose pour en rendre compte. Disons 22400 au maximum (selon une règle non écrite mais suivie depuis plusieurs années), soit 2800 en moyenne pour chaque volume, ce qui n'est pas si mal pour un « article papier », même si on a pris l'habitude, en ligne, de déborder sans compter. Il va falloir se montrer concis.

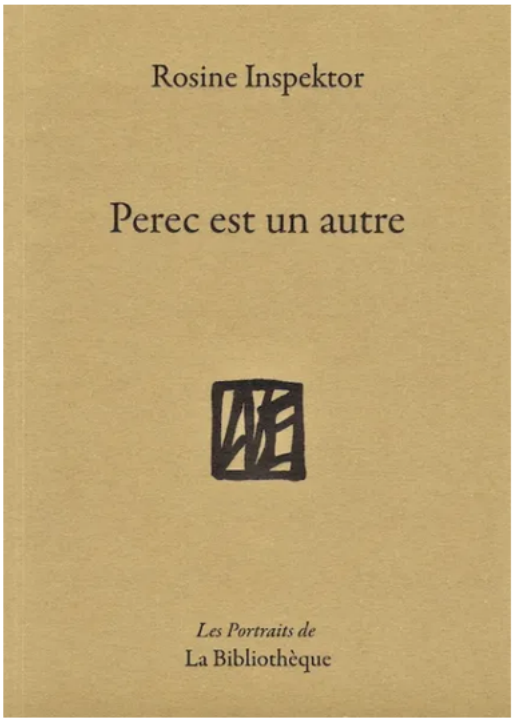
Lire les fantômes de Maxime Decout, aux Éditions Corti, « part d'une hypothèse : Georges Perec aurait laissé un ultime "grand œuvre", dissimulé par fragments dans ses textes, et composé d'œuvres fantômes imaginaires, autrement dit de textes qui n'existent que par leur mention à l'intérieur d'autres textes. » Le sous-titre de cet essai, qui prend souvent forme de fiction, voire d'autofiction (qui nous offre le plaisir de nous égarer, tout en restant attentive à ne pas nous perdre), ou si l'on préfère de journal intime, est *Perec contre-enquête*. « Le narrateur de *Lire les fantômes* est chercheur. Ayant pris acte du fait que "Le fantôme est celui qui ne fait pas son lit", il essaye de le trouver. Pour y parvenir, il hante l'ancien appartement de Perec et tente de se faire spectre à son tour. » Maxime Decout prévient, page 20, qu'il préfère les excessifs aux minimalistes. On se dit que ça commence mal. Pourtant son livre est un des plus plaisants à lire côté « essais » depuis un bail. Il nous tient en alerte du début à la fin, même s'il lui arrive, de temps à



autre, d'en faire un poil trop. Et dispense via Perec un goût prononcé, et pour le coup partagé, pour les fantômes, en faisant souvent montre d'humour, et même de dérision, voire d'auto-dérision, envers nos marottes, qui peuvent devenir des travers. « Je reçois ce matin un mail d'invitation au colloque de Cerisy sur Hugo Vernier "avec ou sans Perec" [...] J'ai tout de suite envie de répondre positivement bien que je me sois promis de fuir ces grands raouts académiques dont le principal mérite est de permettre d'observer les mœurs de ses congénères. » Vernier est le « plagiaire par anticipation » imaginaire du récit de Perec, *Le Voyage d'hiver* : un membre éminent de la « spectrothèque du narrateur, bibliothèque d'un nouveau genre ». Et Decout, qui a contribué à *La Pléiade Perec* en ayant, entre autres, rédigé la notice du *Voyage d'hiver*, écrit que peut-être « la dernière grande œuvre de Perec et *Le Voyage d'hiver* de Vernier n'ont jamais existé. Qu'importe après tout ? Ce n'est pas seulement le livre que je cherche : c'est l'ombre qu'il projette » ; avant de relever « parmi les scénarios les plus obsédants chez Perec, [...] celui de l'angoisse sans cause identifiable ou de la mélancolie, dont les symptômes se déclinent entre insomnie, indifférence, apathie et amaigrissement, aussi bien chez l'homme qui dort, Voyl dans *La Disparition* [etc.] ». Et déclare, un peu plus loin : « J'envisage [de] me faire enfermer dans une bibliothèque après l'heure de sa fermeture et ainsi devenir un fantôme parmi les livres. Une silhouette floue qui se dissout entre les rayonnages. » Mais il lui faut constater « avec sidération » qu'« une bibliothèque est un lieu de vie et de mort. La poussière qui s'exhale des ouvrages et des étagères m'emplit les narines de son odeur d'humus et de pourrissement : à la fois promesse d'autres vies puisées dans les livres et signe d'une lente décomposition de la matière. » Ajoutons, pour conclure ce bref montage : « et si, en réalité, je n'étais qu'un personnage qui erre dans un monde sans existence en dehors de l'esprit malicieux de l'auteur en train de l'imaginer ? Un fantôme dans une bibliothèque fantôme ? »

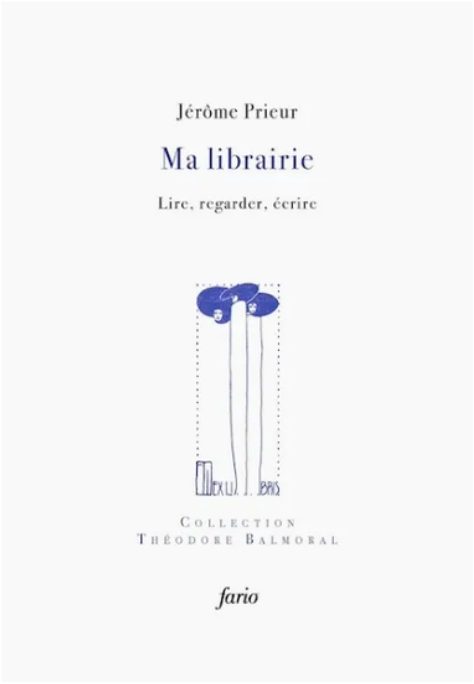
Ces quelques fragments d'un jeu de piste, sans cesse relancé, suffiront-t-ils à inciter à se précipiter sur ce livre épatant qui ne cesse de tirer, de tisser, des fils, afin de faire tomber qui le suit dans ses rets, tout en laissant tout-un-chacun(e) libre de ses mouvements, car – on est bien d'accord – « les œuvres ne peuvent plus être considérées comme achevées et closes. » *Lire les fantômes* est une pratique essentielle au Terrain vague où on a plaisir à « effacer les genres et détricoter sans y paraître les concepts de texte et d'auteur » tant rien n'apparaît plus *certain*. Partageons donc ce plaisir, frayons entre fantômes en devenir, et arrêtons là nos divagations pour ne pas déborder.

Perec est un autre de Rosine Inspektor paraît dans la collection *Les Portraits de* La Bibliothèque, maison d'édition de haute tenue dirigée par Jacques Damade. C'est aussi une belle surprise, à laquelle il convient de donner écho. Commençons par reprendre ce que nous découvrons sur le large premier rabat de la couverture : « Mêler la lecture d'un écrivain et les méandres de sa propre vie en une danse légère et non dénuée de mélancolie. Se frayer un chemin dans l'œuvre, d'*Un homme qui dort* à *La Disparition*, et croiser les oulipiens sur la route. S'essayer au lipogramme. Là résident les charmes de ce livre-rendez-vous avec Perec. » Cela donne un petit livre qui nous fait le plaisir de « commencer par la fin » : « Si je n'étais pas tombée amoureuse de B. dont c'était l'écrivain préféré (*ex æquo* avec Borges), / si nous ne nous étions pas séparés, / si je ne m'étais pas retrouvée l'été dernier ne



sachant quoi faire de moi-même / et
cherchant des armes pour lutter contre la tristesse, / étant donné que ne pas penser à B. était impossible / et qu'il valait mieux encore chercher comment penser à lui / autrement, / sans savoir comment, / je n'aurais peut-être pas rouvert *Un homme qui dort* ». Etc. La mélancolie est une fois de plus à l'honneur – c'est une humeur qui s'accorde aux contraintes. L'Oulipo a bien plus besoin de mélancoliques que de carriéristes ; et la virtuosité n'est pas notre affaire. *Perec est un autre* s'achève par un lipogramme dédié à Ian Monk. Mais entretemps, on aura pu lire quelques passages émus, et fort bien articulés : « Si Perec est l'homme qui empoigne sa vie, je me verrais plutôt comme la femme qui tremble (un peu). Ou plutôt qui oscille : d'une humeur ou d'une attitude à l'autre, mais aussi entre plusieurs pôles. »

N'ayant pas de suite adhéré à *Un homme qui dort* – c'est *Espèces d'espaces* qui aura été, à mes 18 ans, la porte d'entrée de cet univers –, je prends plaisir à relever que son adaptation cinématographique (que je n'ai jamais vue) conduit l'autrice à écrire que « dans le film est frappant l'effet de contraste produit par la voix off qui dit des phrases terribles (elles sont innombrables) superposées à l'image d'un jeune homme qui vaque, imperturbable, à ses occupations. » Ainsi qu'un peu plus loin : « Il y a quelques mois, un jeune homme (ou un homme jeune) [*En aparté*. Réminiscence de Blanchot ?] m'a dit avoir adoré ce film, et m'a immédiatement cité cette phrase : "une bassine de matière plastique rose où trempent six chaussettes", qui est répétée, à plusieurs reprises dans ce texte. J'ai d'abord été épatée ("comment tu te souviens de cette phrase ?"), puis un peu déçue quand il m'a dit l'avoir mixée lors d'une soirée au Batofar. » Mais, comme je sens qu'on atteint le nombre limite de signes, je dois arrêter le montage, non sans avoir noté que *Perec est un autre* traite, entre autres et en tous sens, l'idée-même de *manque* – Rosine Inspektor remarquant, entre autres, que Perec n'a pas écrit de roman d'amour, alors qu'il aurait voulu se frotter à tous les genres. Mais elle se montre cependant sensible à ce qu'elle a retenu, et qui l'a comblée, lisant Perec, qui tourne souvent autour du manque, de l'absence, de l'effacement. Et que manque-t-il au fond, dans un lipogramme, à part une lettre ?



Jérôme Prieur a déjà publié aux Éditions fario, dans la collection « Théodore Balmoral », *Lanterne magique* et *Mon reliquaire*. Un troisième titre paraît aujourd'hui : *Ma librairie – Lire, regarder, écrire*, qui rassemble 38 écrits plus 1, auxquels on doit ajouter diverses notes et un index. Mais au Terrain vague, ce qui pourrait être pris pour des textes « sur » (Proust, Fargue, Thomas, Paulhan, Sarraute, Barthes, Sterne, etc.) doit, en réalité, être considéré plutôt « avec », c'est-à-dire en dialogue avec divers fantômes d'une petite bibliothèque que Prieur a constituée « au gré de ses lectures, selon ses goûts et ses passions », montrant ainsi qu'il n'est pas seulement « critique littéraire » ou « documentariste », même si telle revue ou programme audiovisuel a incité plus d'un article, ou récit. Il faut aussi comprendre qu'il est homme d'écoute (l'œil aux aguets) autant que d'écriture (en prospecteur, arpenteur, traceur de *chemins* qui mènent quelque part), ce dont témoigne ce rassemblement d'écrits, dont le plus ancien date de 1976 et le plus récent de 2025, qui est aussi (nous souffle-t-on à l'oreille) un « récit de formation » en forme de puzzle respectant davantage les obsessions de son auteur – qui tient volontiers son journal, ou tend à composer une forme d'autoportrait (une fois encore dans un miroir à trois faces) – que l'ordre chronologique de leur rédaction. Le fait que cet ensemble soit à ce point personnel, et aussi peu laborieux, nous touche, de lecteur à lecteur, comme de créateur à créateur : d'homme-livre à compositeur d'images et de sons.

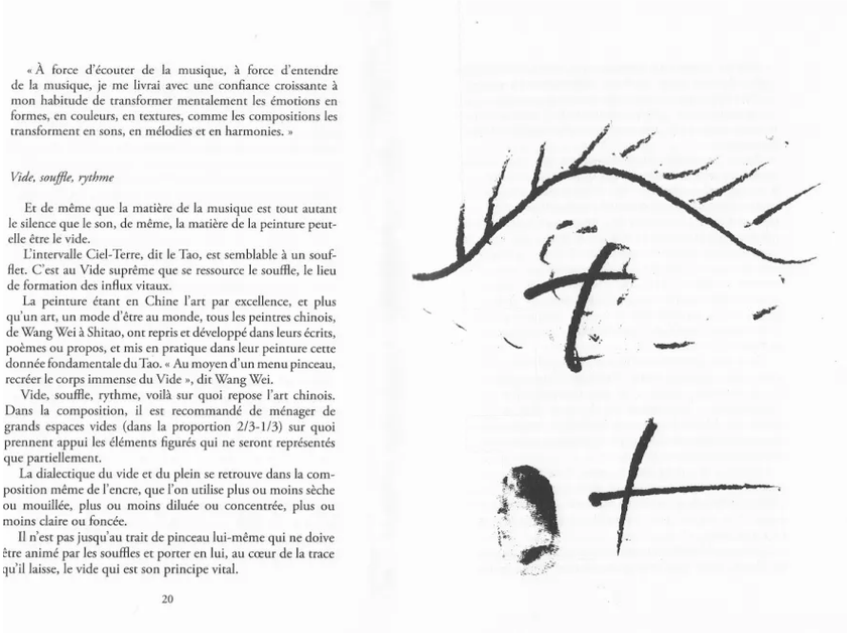
Comme nous n'avons pas la possibilité de tout mettre à plat, privilégions ce qui nous a fait rire, par exemple dans *En tournant chez Proust*, journal tenu pendant le filmage par Raoul Ruiz des séquences du *Temps retrouvé* où Prieur interprète Monsieur Verdurin : « Entre les prises, Robbe-Grillet félicite Ingrid Caven de participer l'admiration qu'il éprouve lui-même pour son œuvre ». Ou ce qui nous touche le plus, comme cet adieu à Henri Thomas concluant une longue séquence à son sujet : « Colette Thomas, "celle qu'on appelle « ma première femme » comme si j'étais Barbe bleue", souriait-il, le regard perdu. Nous n'avions jamais osé lui avouer que nous l'avions retrouvée, que nous l'avions rencontrée, que nous lui avions parlé autant que faire se pouvait, échangeant des mots qui n'avaient plus la valeur commune, les essayant sur un échiquier invisible, à mesure que les jours baissaient dans la villa de sa jeunesse jusqu'à atteindre l'obscurité, les limbes. » Le reste étant de cet acabit, inutile s'appesantir en recommandations. « La littérature n'est ni sociable ni "aimable", quoi qu'on fasse semblant d'en penser, c'est un art du secret dont il faut seulement espérer s'approcher ». De même pour le cinéma, loin d'être oublié dans cette *Librairie* non figée, qui décline un art du temps. C'est bien pour cela qu'on lit, qu'on regarde, qu'on écrit – qu'on écoute et partage cette curiosité inépuisable pour ces activités mystérieuses chez Jérôme Prieur –

3.

– ou chez Jean Frémon, qui reprend, dans de nouvelles versions, deux ensembles de textes sur/avec Antoni Tàpies et Louise Bourgeois, des artistes dont il a été proche, en marchand, commentateur et ami.



Antoni Tàpies – La substance et les accidents a paru une première fois aux Éditions Unes en 1991 avec des encres de l'artiste réalisées pour l'occasion. Le même éditeur en propose une édition revue et augmentée, rassemblant des écrits publiés entre 1983 et 2024 plus un bref inédit. Le résultat est aussi beau que passionnant, même si l'on n'est pas inconditionnel de Tàpies (mais cependant attentif à son travail, surtout après avoir vu la rétrospective proposée par le Museo Reina Sofia à Madrid au printemps 2024). Difficile d'en prélever un passage – il faudrait en monter une bonne douzaine… Mais après réflexion, voici (en ouverture de *Tàpies et les lieux*, 2003) : « Déchirés depuis toujours entre l'amour et la haine des images, les hommes s'adonnent à a peinture. Désir et haine mêlés font de cette passion un mystère. Le mystère de la peinture suscite des gloses, incite à l'interprétation. Interpréter, c'est ce que fait celui qui traduit dans une autre langue, celui qui transforme en sons les notations musicales. Équivalences provisoires, lectures de l'imprononçable. Il y a des œuvres que le commentaire vide, épuise, replace, annule. La grande peinture, celle qui s'offre en se refusant, reste là, chose muette, drapée dans son mystère. La peinture de Tàpies est de ce type, elle se prête volontiers au commentaire, elle le nourrit mais en même temps, elle lui résiste, elle se garde de lui céder. »


« À force d'écouter de la musique, à force d'entendre de la musique, je me livrai avec une confiance croissante à mon habitude de transformer mentalement les émotions en formes, en couleurs, en textures, comme les compositions les transforment en sons, en mélodies et en harmonies. »

Vide, souffle, rythme

Et de même que la matière de la musique est tout autant le silence que le son, de même, la matière de la peinture peut-elle être le vide.

L'intervalle Ciel-Terre, dit le Tao, est semblable à un soufflet. C'est au Vide suprême que se ressource le souffle, le lieu de formation des influx vitaux.

La peinture étant en Chine l'art par excellence, et plus qu'un art, un mode d'être au monde, tous les peintres chinois, de Wang Wei à Shitao, ont repris et développé dans leurs écrits, poèmes ou propos, et mis en pratique dans leur peinture cette donnée fondamentale du Tao. « Au moyen d'un menu pinceau, recréer le corps immense du Vide », dit Wang Wei.

Vide, souffle, rythme, voilà sur quoi repose l'art chinois. Dans la composition, il est recommandé de ménager de grands espaces vides (dans la proportion 2/3-1/3) sur quoi prennent appui les éléments figurés qui ne seront représentés que partiellement.

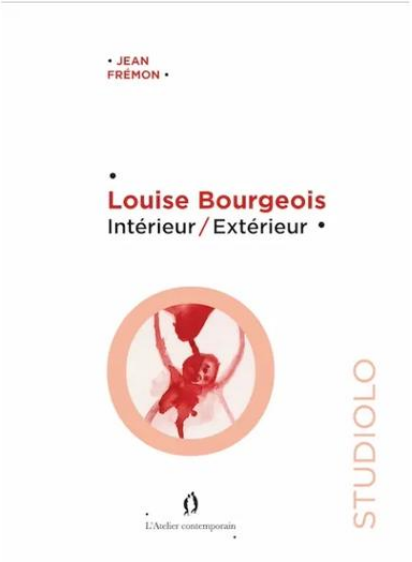
La dialectique du vide et du plein se retrouve dans la composition même de l'encre, que l'on utilise plus ou moins sèche ou mouillée, plus ou moins diluée ou concentrée, plus ou moins claire ou foncée.

Il n'est pas jusqu'au trait de pinceau lui-même qui ne doive être animé par les souffles et porter en lui, au cœur de la trace qu'il laisse, le vide qui est son principe vital.

20

Antoni Tàpies © Antoni Tàpies / Jean Frémon / Éditions Unes.

Dès le premier texte de ce recueil, *Le Corps immense du vide* (1983), il est question d'*Une aventure de l'objet.* Frémon écrit après avoir cité le peintre (« Je ne crois pas avoir jamais été un peintre abstrait, bien que j'utilise des éléments abstraits dans tous mes tableaux, il y a toujours quelque chose de très concret ») : « Tout élément du réel transposé dans un tableau appartient à l'ordre de l'imaginaire avant d'appartenir à l'ordre du réel. (C'est l'imaginaire de l'artiste qui l'a découvert, choisi, emprunté ou figuré.) / Mais inversement [...] : tout élément de l'imaginaire, dès que posé sur la toile, appartient désormais à l'ordre du réel. Cela vaut pour la matérialité, la densité, la composition, ce que le geste a déposé là de peinture, de vernis, de poudre. Cela vaut aussi bien pour le vide, l'espace réservé où aucun geste positif n'est intervenu pour laisser une trace. Ce vide est matériel, il est de l'ordre du réel. »



Louise Bourgeois – Intérieur / Extérieur est le titre du second volume de Jean Frémon, cette fois directement en poche, dans la collection « Studiolo » de L'Atelier contemporain. Il reprend pour commencer un assez long texte (pas loin de 150 pages), *Louise Bourgeois Femme Maison*, paru en 2008 aux Éditions de L'Échoppe, proposé dans une version largement revue et augmentée, suivi de quatre textes plus courts, publiés au Promeneur, chez P.O.L ou Fata Morgana, et d'un inédit, *Louise et Marguerite* [Duras]. En préface de ce recueil (auquel il faut ajouter *Calme-toi Louison* chez P.O.L pour obtenir un des plus beaux portraits d'artiste qui soient), Frémon écrit : « Ceci n'est pas l'essai d'un historien de l'art que je ne suis pas. C'est une chronique, rien de plus. » Comme nous sommes solidaires de cette attitude, il y a du plaisir à suivre celui qui n'a cessé d'approcher cette artiste qu'il fut le premier à exposer à Paris. Ce livre composé de fragments, organisés parfois à la manière d'un journal, ou d'un carnet de bord, témoigne de la délicatesse de cette approche, qui prend parfois allure de danse périlleuse : parfois animée d'un souffle véhément, mais aussi légère, et remarquablement honnête envers son sujet, ne se laissant pas prendre par la légende, tout en lui reconnaissant une singularité sans pareil en tant que « personnage » et « artiste ». Plus d'une trentaine d'illustrations, parfois en couleur, ajoutent à cette petite somme un supplément d'information et de plaisir visuel fort appréciable. Ces deux ouvrages de Jean Frémon, si différents, sont, au fond, complémentaires. On les rangera à proximité de ses grands ouvrages chez P.O.L comme *Gloire des formes* ou *Le Miroir magique*.

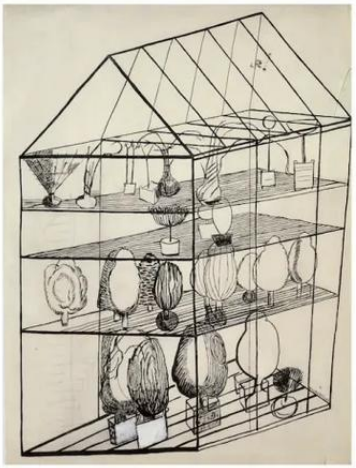
Un dessin de 1946 (Whitney Museum of American Art, New York) représente une sorte de serre, une maison transparente où des arbres poussent dans des pots. Un autre dessin de 1947 présente une haute structure vide; au bas du dessin, les mots «*glass house*» suivis de: «*no secret*».

La maison de verre, la serre, sont l'inverse du terrier, un monde protégé mais où tout est visible, transparent, le rêve d'une situation où le terrier ne serait plus nécessaire. Un monde sans mensonge.

Louise Bourgeois aime les secrets - quelle famille n'en a pas? Les secrets, elle aime les enfouir et les révéler. Mais elle aime aussi le contraire: pas de secrets entre nous, la transparence! Une exigence morale mais aussi, pour le sculpteur, une expérience limite.

Dans la célèbre *Femme maison* de 1947, qui est maintenant au Guggenheim Museum, la femme nue cache sa tête dans la maison, c'est du moins ainsi que Louise Bourgeois l'interprète. Dans la maison de verre, plus rien à cacher.

Notons qu'elle utilise seulement les mots «*glass house*»; c'est moi qui traduis par maison de verre. Une traduction correcte serait plutôt *verrière* ou *serre*. Mais comment ne pas relever le rapprochement avec la maison éponyme de Pierre Chareau dont toute la façade donnant sur le jardin est formée de pavés de verre? À New York, Louise



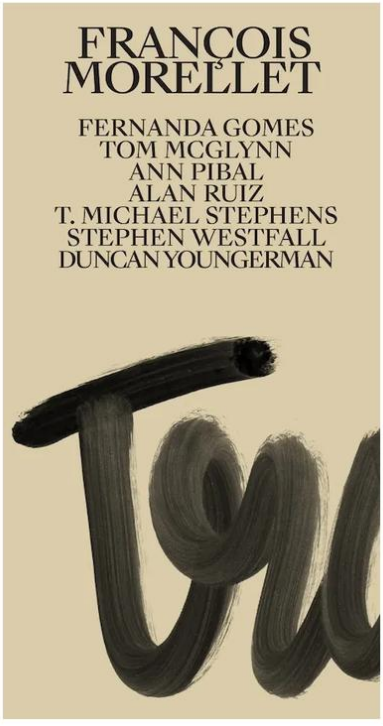
42 • Louise Bourgeois Femme Maison

Louise Bourgeois Intérieur / Extérieur © Jean Frémon / L'Atelier contemporain.

D'autres livres des Éditions Unes – comme les *Quatrains* de Pessoa qui bénéficient d'une nouvelle traduction, tout en préservant la préface de feu Henri Deluy, qui affirmait que, « dans cette poésie de peu d'abondance, rien n'a l'air d'être retenu » – et de L'Atelier contemporain – comme *Penser par les sens, sentir par l'esprit* de Robert Storr, un « critique par accident », plusieurs fois présent dans *Louise Bourgeois Femme Maison* : « Heureusement Robert Storr était là pour apporter une touche humaine à ce théâtre pathétique » [alors que deux ouvrages de plus de mille pages signés Jean Hélion ou Gaston Chaissac nous arrivent] – trouveront rapidement place ici après la pause de mi-trimestre.

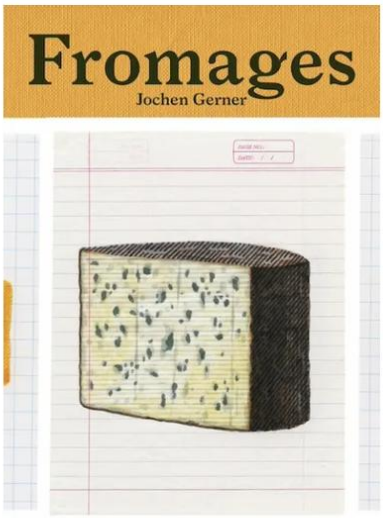


Je vais devoir aller trop vite dans ma lecture – à la fois amusée, intriguée, et reconnaissante pour le flux d'informations qu'il dissémine – de *Pourquoi* La Joconde *? L'invention d'un chef d'œuvre* de Philippe Comar, dont nous avons récemment rendu compte d'un livre-somme, *Le lien et la grâce*. Ce nouvel essai est en 32 chapitres plus un préambule. Il paraît lui-aussi directement en poche, dans la collection « folio essais » chez Gallimard. « Longtemps restée inconnue du grand public », La Joconde commence à « acquérir un début de renommée » grâce à George Sand ou Théophile Gauthier, avant d'être volée en 1911, puis retrouvée. Elle attire aujourd'hui, nous dit-on, 18000 visiteurs par jour. Affublée de moustaches par Duchamp, détournée autant qu'adulée, elle est devenue peu à peu invisible par et pour elle-même, tout en ne perdant rien de ce qu'elle déploie de mystérieux pour qui ne s'arrête pas à son fameux sourire, auquel il serait cependant dommage de ne pas répondre. Pour rester dans le ton de cet épisode, reprenons quelque lignes du chapitre *Mélancolie*, le 24e : « Le portrait peint par Léonard, parce qu'il fixe la réalité en la rendant à jamais immobile sur un tableau, ne pouvait trouver meilleur sujet où s'accomplir que celui du visage mélancolique de Monna Lisa. La mélancolie est un état affectif où le temps semble suspendu dans un éternel présent, entre un passé qui ne passe pas et un futur sans cesse repoussé. Son expression reflète moins un arrêt sur image qu'un état figé dans la durée – une pose qui est d'abord une pause. Aussi le portait de la Joconde peut-il apparaître à bon droit comme l'archétype du portrait. » Imparable – et le reste, aussi documenté que brillant, même si parfois légèrement injuste envers les provocations de nos contemporain(ne)s, est du même tabac.

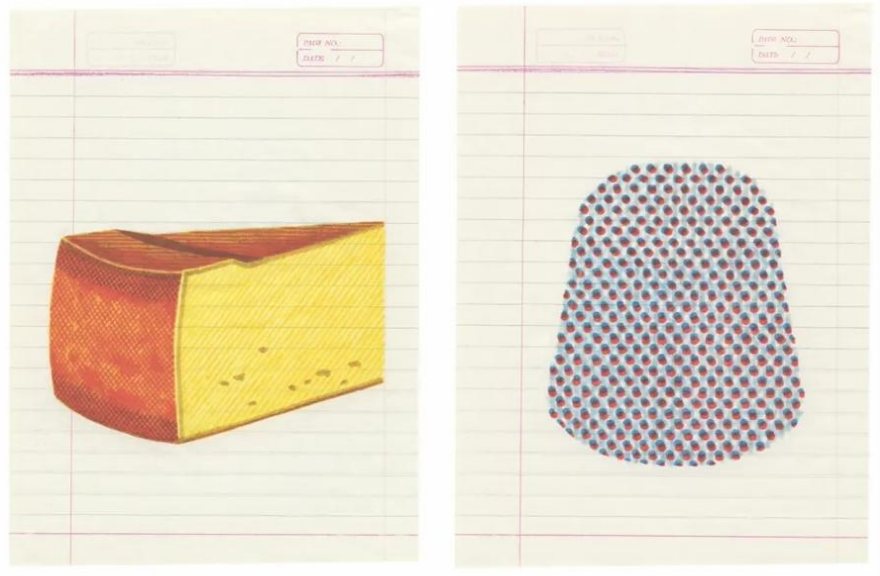


Cela doit faire maintenant six ans que nous suivons, pas à pas, les avancées de la collection « Transatlantique » publiée par ER Publishing aux bons soins d'Élodie Rahard. On en est au quatorzième volume – le premier ayant été consacré à Martin Barré. François Morellet est au programme, ce dont on ne peut que se réjouir, tant cet artiste a su associer de hautes exigences formelles à un sens de l'autodérision, plus que jamais recommandable si l'on désire se frayer un chemin dans le monde qui nous attend. Après avoir fêté de centenaire de François Morellet, le 30 avril dernier, nous pouvons maintenant nous plonger dans l'exploration transatlantique de l'œuvre de cet artiste « autodidacte, figure majeure de l'abstraction géométrique de l'après-guerre et précurseur de l'art minimal », par sept contributeurs et contributrices des deux côtés de l'Atlantique, en édition bilingue français / anglais, sous la direction d'Erik Verhagen. Intéressant en effet de se pencher sur « la réception états-unienne de Morellet, dont la "carrière" de l'autre côté de l'Atlantique a été sinueuse et semée d'embuches ». Bien des artistes ont gagné à fréquenter de près son travail, qu'on ne pourra réduire, ni même intégrer à

quelque école en « isme » que ce soit. Parmi les artistes sollicités, Duncan Youngerman, compositeur franco-américain, élève de György Ligeti et collaborateur de La Monte Young, ouvre davantage encore le champ d'enquête. Fils du peintre Jack Youngerman, né lui aussi « en 1926, année de la mort de Claude Monet, grand précurseur de l'abstraction et des séries », et de Delphine Seyrig, il témoigne des échanges continus entre Morellet et son père, qui savaient aussi bien l'un que l'autre « rendre la vie belle » – donc, de leurs affinités et de leurs bifurcations : « Le Latin (F.M.) se tourne définitivement (dès 1955) vers la froideur et la rigueur extrême. Le protestant (J.Y.), vers le lyrisme et la volupté. Chacun a embrassé ce que l'autre a rejeté. La complémentarité et parfaite. » En tant que compositeur, Duncan Youngerman note : « mon étude de l'œuvre visuelle de Morellet – assez tardive bien que je la connaisse depuis ma jeunesse – m'a révélé une autre façon d'être cérébral, plus sympathique et légère, tout en étant extrêmement incisive. » Bonne idée de coopter, parmi ces artistes des deux côtés de l'Atlantique, un musicien. Notons pour finir que le travail de François Morellet continue de produire ses effets, sans compromission posthume. Et comme il n'y a pas d'image dans les livres de cette collection, il vous faudra les chercher ailleurs, ce qui ne devrait pas être bien difficile.



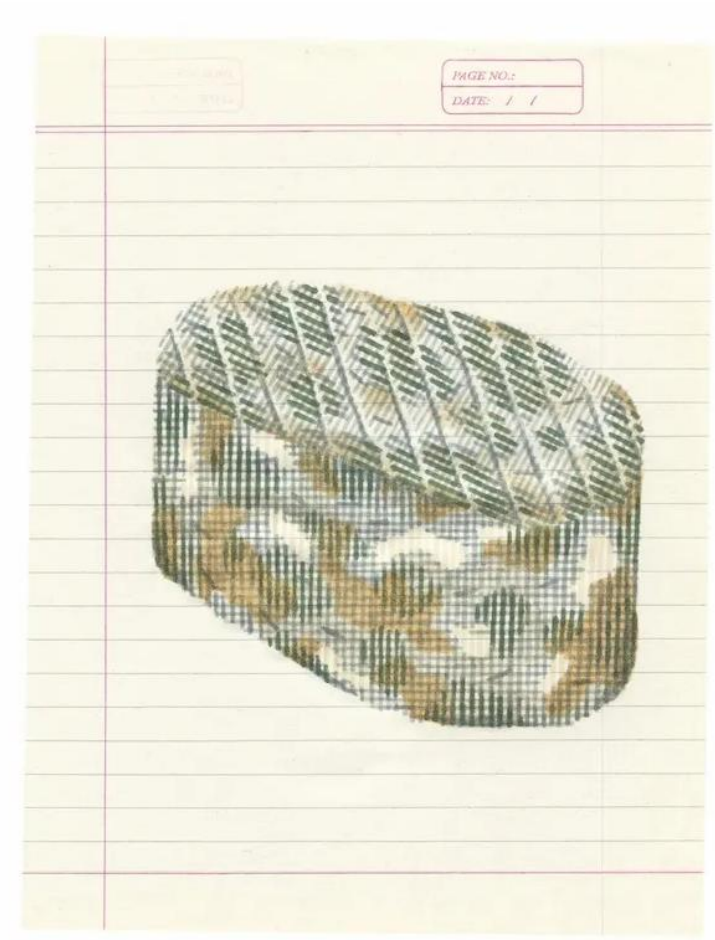
Après *Oiseaux* (2021) et *Chiens* (2023), *Fromages* est le troisième livre « cartonné couleurs 160 / 210 cm » de Jochen Gerner aux éditions B42 (qui ont aussi publié du même auteur *Journal* et *Caniscope* en 2024). Après un *Inventaire chromatique réel et imaginaire*, suivi d'un *Inventaire graphique authentique et fictif*, ces 200 variétés de fromages dessinés sur des pages de carnet *« composent un inventaire de reliefs abstraits, réels et fictifs.* » Pour reprendre les mots du dessinateur en ouverture de son texte liminaire, « ces volumes divers restituent un tableau périodique d'éléments cubiques, tronconiques, tubulaires, parallélépipédiques ou sphériques. / Quelques variétés s'éloignent de l'abstraction et s'apparentent à des briques de terre cuite, des pavés de granit, des blocs de marbre ou de calcaire, des toitures ou des pyramides. » De Roquefort en Tomme météorique, d'Oldenburg Weeding cheese en Capra Giotto, de Mimolette Association en Brocciu doppiu, de Motte Marta Pan en Pavé de mai, « l'enjeu de cette nomenclature illustrée [était de] représenter un monde vivant – tout à la fois faune et flore –, évoquer la structure, la minéralité et la matérialité, les effluves et les saveurs de ces formes simples. »



Fromages. Mont-Vully rouge et Brebis baies benday © Jochen Gerner / Éditions B42.

Après plumes et poils, matières, croutes, moisissures et autres signes graphiques méticuleusement observés ou fruits d'une imagination raffinée (« parmi ces formes étranges et vaporeuses, poilues ou ondulées, de teintes rouge piment, bleu acier ou vert moisi, figurent des fromages réels »), conduisent à une nouvelle et très concrète représentation d'un monde à dévorer des yeux.

Après plumes et poils, matières, croutes, moisissures et autres signes graphiques méticuleusement observés ou fruits d'une imagination raffinée (« parmi ces formes étranges et vaporeuses, poilues ou ondulées, de teintes rouge piment, bleu acier ou vert moisi, figurent des fromages réels »), conduisent à une nouvelle et très concrète représentation d'un monde à dévorer des yeux.



Fromages. Gour noir © Jochen Gerner / Éditions B42.

Et peut-être à découvrir entre chien et loup, au réveil des oiseaux, ou encore quand apparaissent des fantômes amicaux… *Fromages* nous fait rêver à une potentielle expansion tétralogique de ces inventaires dessinés au feutre à encre de Chine pigmentée sur des cahiers d'écolier – le support ne comptant pas pour rien dans cette affaire aussi délicate que jubilatoire (*à suivre*)

Hong Sangsoo, *Le Jour de son retour*, distribution Carlotta Films, au cinéma le 14 octobre 2026
Patrick Modiano, *L'Éléphant*, Gallimard, Octobre 2026, 112 pages, 16€
Maxime Decout, *Lire les fantômes*, Éditions Corti, octobre 2026, 186 pages, 20€
Rosine Inspektor, *Perec est un autre*, Éditions La Bibliothèque, septembre 2026, 96 pages, 14€
Jérôme Prieur, *Ma librairie*, Éditions fario, octobre 2026, 280 pages, 24€
Jean Frémon, *Antoni Tàpies*, Éditions Unes, août 2026, 120 pages, 22€
Jean Frémon, *Louise Bourgeois Intérieur / Extérieur*, L'Atelier contemporain, octobre 2026, 256 pages, 9,50€
Philippe Comar, *Pourquoi* La Joconde ?, Éditions Gallimard, « folio essai », août 2026, 160 pages, 8,60€
***Transatlantique – François Morellet*, ER Publishing, septembre 2026, 144 pages, 20€**
Jochen Gerner, *Fromages*, Éditions B42, octobre 2026, 216 pages, 29€

Partager :

Partager 0 Bluesky Threads Imprimer E-mail Plus

En ligne le 13 octobre 2026 - https://asiexpo.fr/le-jour-de-son-retour-de-hong-sang-soo-sort-en-salle-demain/

Le jour de son retour de Hong Sang-soo sort en salle demain.

Chroniques | Ciné



Après 12 années d'absence pour cause de mariage et d'enfantement, une actrice célèbre choisit de revenir sur le devant de la scène après son divorce, avec un film indépendant.

À l'occasion de sa sortie, elle enchaîne les interviews. Elle montre ainsi son visage d'actrice pour la 1ère fois depuis longtemps, au public.

Le jour de son retour a été présenté en avant-première à la dernière Berlinale dans la section Panorama. Et il frappe par son minimalisme auquel le réalisateur coréen a habitué son public. Film en noir et blanc comme souvent chez lui, une intrigue hyper resserrée avec une suite de 3 interviews et un cours de théâtre entrecoupés de respirations en extérieur. Le rythme est donc très répétitif d'autant que le cours de théâtre repose sur le jeu de l'actrice de ces interviews ! Des plans fixes ou presque, très longs. Hong Sang-soo a encore épuré son style déjà dépouillé !

Le spectateur peut alors se concentrer sur la présence et le dialogue des personnages. C'est là qu'est l'enjeu du film ! Il est d'ailleurs explicitement exprimé par la professeur de théâtre : la présence de l'acteur est essentielle. Et Cho Yun-hee est excellente dans son rôle de célèbre actrice sur le retour dont la mémoire flanche un peu. Elle élude rapidement les questions précises sur son cinéma et parle plus facilement de l'ici et maintenant. Dans cette légèreté de la parole qu'Hong Sang-soo affectionne tant, il ausculte finement les rapports humains et le jeu social. L'actrice a peur d'en avoir trop dit sur son divorce, son addiction à l'alcool... Les mots révèlent mais aussi trahissent. Ici, ils disent tout à la fois la difficulté à trouver ou retrouver sa place dans le jeu et par le jeu et aussi la réalité d'une jeunesse morose.

On retrouve bien là le cinéma de Hong Sang-soo porté à son paroxysme d'épure à l'instar du Tao. Suivons alors les conseils répétés par la comédienne : vivre le moment présent sans l'interpréter donc sans illusion et aimer être soi-même. Véritable philosophie de vie !

Camille DOUZELET et Pierrick SAUZON

Le jour de son retour réalisation et scénario de Hong Sang-soo, Corée, 2026, 84 mn, en salle le 14 octobre 2026.

En ligne le 14 octobre 2026 - https://www.leblogducinema.com/analyse/le-jour-de-son-retour-hong-sang-soo-65540525/



ANALYSE

Le Jour de son retour : le visage intact, l'âme en ruine

JEAN-MICHEL ROPARS · 14 OCTOBRE 2026

Le Jour de son retour *(그녀가 돌아온 날)* IMDb

Corée du Sud – 2026

Genre(s) :	Drame
Réalisation :	Hong Sang-Soo
Scénario :	Hong Sang-Soo
Interprétation :	Song Sunmi, Cho Yunhee, Park Miso
Distributeur :	Carlotta Films
Sortie française :	14 octobre 2026
Durée :	1h24

Letterboxd

3.6/5

Une actrice revient après douze ans d'absence, trois journalistes lui posent les mêmes questions et Hong Sang-soo, lui, filme ce qu'elle ne dit pas.



Le Jour de son retour, avant-dernière production du cinéaste sud-coréen **Hong Sang-soo** (né en 1960), en noir et blanc, est une œuvre minimaliste, presque du théâtre filmé. Découpée en cinq courtes saynètes (qui sont comme autant d'actes de théâtre), elle commence dans un restaurant où une actrice « sur le retour » (après une pause de douze ans dans sa carrière) est interrogée successivement par trois jeunes femmes journalistes ; suivent les deux derniers actes où, avec l'aide d'une professeure d'art dramatique et de son élève (une femme également : c'est un film de femmes), elle tente curieusement de restituer les trois premières conversations qu'elle a résumées préalablement par écrit, dans ce qui apparaît comme une spectaculaire mise en abyme de sa propre expérience (pourquoi, à ce stade, ne pas évoquer **Federico Fellini**, qui rejoue dans une scène célèbre de son ***Huit et demi***, lors d'un casting, ce qui vient de se passer dans la supposée « vraie vie » de **Guido** / **Marcello Mastroianni** ?)

Il n'y a aucune « action » au sens commun du terme dans ce film où l'on retrouve beaucoup des thématiques propres à **Hong Sang-soo** : la référence au milieu du cinéma (ici, celui des actrices) ; les difficultés du couple (l'actrice interviewée a divorcé de son mari, après avoir constaté la vacuité de leurs relations… et semble l'avoir remplacé par un chien qui paraît compter plus pour elle que sa fille de onze ans) ; l'alcool (elle avoue avoir beaucoup bu et ne cesse de demander à ses interlocutrices si elles veulent boire une bière : les allemandes, dit-elle, sont les meilleures). Au cours des trois entretiens filmés de la même façon (le même coin de table dans le restaurant), il est peu question, en réalité, du film qui vient de sortir chez un producteur indépendant (il s'agit donc d'une petite production et le milieu du cinéma l'a oubliée) : les interlocutrices de l'actrice lui posent plutôt des questions sur sa vie personnelle d'ex-star du grand écran.

Interprétée avec délicatesse par **Song Seon-mi**, l'actrice, au-delà des réponses aux questions convenues et répétitives des jeunettes qui lui font face, laisse filtrer discrètement le vague à l'âme qui est le sien, sa peur du vieillissement et de la solitude (elle regrette par la suite certains de ses propos et demande à l'une des journalistes de supprimer ceux-ci). En effet, malgré son visage calme, son sourire exquis et son attitude pleine de prévenance, ce qu'elle dit est terrible : *« il est difficile de rester positif alors que la vie est si noire »* ; *« la vie est si ennuyeuse »* ; *« nous vivons tous de façon très isolée au sein d'une même société »* ; *« la noirceur nous envahit tous petit à petit, on est anéantis, mis sous pression, fatigués »* ; *« les gens ne sont pas bons, l'humain n'est pas gentil »*.

Et son leitmotiv, quand on lui demande quel conseil elle donnerait aux « jeunes » (*« Aimez-vous vous-même »*, répond-elle toujours), laisse penser que cela n'est pas vraiment son cas. **Hong Sang-soo** réussit à faire sentir derrière le masque lisse la complexité des sentiments qui agitent l'actrice : lors de la répétition finale (dans les deux dernières saynètes), elle perdra d'ailleurs souvent le fil, comme subitement noyée dans de noires pensées d'où de longs et troublants silences. En recherche d'harmonie (deux de ses interlocutrices ne lui demandent pas par hasard si elle poursuit le chemin du Tao), elle dit l'avoir trouvée une fois, alors qu'elle se trouvait au sommet d'une célèbre montagne coréenne (le Seoraksan) : un court moment, elle aurait été capable de savourer simplement l'instant présent, débarrassée des peurs et de toute interprétation illusoire du réel (faut-il la croire ?) ; et puis il y a l'alcool, dont elle a manifestement aussi usé comme échappatoire au réel.

VOIR AUSSI



Ordre chronologique MCU : dans quel ordre regarder tous les films et séries Marvel en 2026 ?

C'est surtout une femme fatiguée, désillusionnée. N'évoque-t-elle pas à un moment un chien vu à la télévision qui aurait vécu très vieux (36 ans), au corps tout pelé, devenu incapable de marcher, mais dont le visage serait resté le même, c'est-à-dire toujours aussi beau (comme celui de **Song Seon-mi**, qui tient le rôle principal) ? On pense à **Oscar Wilde** et à son ***Portrait de Dorian Gray***, dont le héros voit son délabrement intérieur apparaître sur le tableau qu'il tient caché dans sa maison.

Auteur·rice



Jean-Michel ROPARS

Voir toutes les publications

Le Jour de son retour : le visage intact, l'âme en ruine
Cuba et Alaska : deux femmes, une guerre et l'humour comme dernier rempart
Put Your Soul on Your Hand and Walk, le sourire de Fatma
André is an Idiot, le documentaire qui défie la mort
Un simple accident, la morale humaniste de Panahi à l'épreuve de la violence